webaram.com

ARAMAÏS

LES MASSACRES ET LA LUTTE DE MOUSCH-SASSOUN

(ARMÉNIE)

1915

Traduit du journal arménien „AREV" de Bakou

GENÈVE
ÉDITION DE LA REVUE « DROSCHAK »

1916

webaram.com

LES
MASSACRES ET LA LUTTE
DE
MOUSCH-SASSOUN

webaram.com

webaram.com

Les combats et les massacres de Mousch-Sassoun que nous présentons au public ne sont qu'un épisode du grand drame qui forme : „Le martyrologe Arménien" !

Et ce martyre restera dans l'histoire comme le plus grand outrage à la conscience des contemporains. Aucun siècle, aucune période de l'histoire n'a vu un drame si effroyable ; on ne trouve son pareil pas même dans la période barbare ! Par une fatalité inexplicable, ce drame devait se dérouler au XX^me siècle — le plus glorieux par son entrain puissant et ses mouvements élevés dans l'histoire de la civilisation humaine ! C'est au XX^me siècle qu'était réservée cette guerre monstrueuse, avec ses ruines, ses monceaux de cadavres et ses pratiques moyenageuses les plus barbares ! C'est au XX^me siècle qu'étaient aussi réservés l'oubli et l'abandon complet des connaissances et des valeurs morales évoluées au cours des siècles pour faire place à la philosophie pessimiste d'après laquelle, l'homme reste dans son essence, en dépit du Progrès, la même brute qu'aux temps primitifs, toutes les merveilles, toutes les créations des siècles n'étant à ses yeux que le produit d'une passion, d'un élan fantastique des épreuves humaines !

Il a fallu que l'existence de l'Empire turc durât aussi jusqu'au XX^me siècle — depuis deux siècles pourtant il a été condamné à mort — pour qu'il pût commettre ce grand crime avant de trépasser. Cette monstruosité n'a pu être réalisée que par suite de l'égoïsme et de la cupidité des Etats européens.

Les nations, en effet, devaient être sacrifiées à cette convoitise diabolique pour assouvir leur mercantilisme.

webaram.com

Oui, ce sont eux, les Etats européens, auxquels incombe moralement la responsabilité des grands crimes, plus épouvantables les uns que les autres, commis sans relâche par l'empire turc.

Et, aujourd'hui, à cette responsabilité collective s'ajoute celle des Etats, qui ont gardé une „neutralité bienveillante" à l'égard de ce forfait! Aucune voix puissante, aucune intervention n'eût lieu pour arrêter la main meurtrière de l'assassin qui s'était levée injustement sur un ancien peuple historique, portant le flambeau de la civilisation dans les déserts asiatiques!

C'est horrible, cette responsabilité morale! Il est impossible, qu'elle n'ait pas des conséquences funestes pour leur destinée et ces conséquences nous les apercevons déjà à l'heure présente.

Dans l'histoire aucun crime ne demeure impuni. Ce sont les générations futures qui vont prononcer le redoutable verdict à l'égard de leurs parents inhumains; le fils jugera le père!

Ce n'est pas la voix de la vengeance qui parle dans le cœur d'un enfant d'un peuple martyrisé. Non! malgré ce grand crime même, nous voudrions que la génération future soit exempte d'expier la faute des pères!

Mais il faut que les pères criminels écoutent **la voix de la conscience** *et expient leur pêché pour rétablir la justice là où elle a été piétinée et cette justice devra se manifester par l'égalité des droits des nations, en leur assurant la liberté, l'inviolabilité et l'autonomie.*

D.

webaram.com

MOUSCH

I

Déjà, dès le début, cette guerre russo-turque ne fut pas populaire chez les Turcs et tous les moyens artificiels, employés pour créer de l'enthousiasme furent inutiles. Les malheurs de la guerre balkanique étaient encore présents à toutes les mémoires, l'épuisement financier du peuple, le despotisme du Gouvernement n'étaient pas faits pour inspirer la confiance et donner du courage. Aussi lorsque l'expédition «triomphale» de l'armée turque, fut couronnée par l'humiliante défaite de Sarigamisch et Ardahan, le découragement s'empara de l'armée et les soldats ne pensèrent plus qu'à abandonner leur poste.

Un par un, d'abord, puis deux ensemble, puis par petits groupes, ils partaient vers les montagnes pour s'y cacher, ou gagner quelques villages retirés. Tous fuyaient, aussi bien les Arméniens que les Kurdes et les Turcs; mais ces derniers étaient les plus nombreux; il y avait peu de soldats Arméniens dans cette région, et on peut dire que sur cinq déserteurs on pouvait au plus compter un Arménien. Ce fut cependant contre eux, que le Gouvernement prit des mesures draconiennes pour arrêter les fuyards et retenir les soldats à leur poste.

La première mesure fut le désarmement des soldats Arméniens; on les déclara traîtres et on les fit travailler comme portefaix. On déclara ensuite que les déserteurs relèveraient du tribunal militaire s'ils ne rejoignaient pas, immédiatement, leur poste.

On fit aussi des rappels dans les villages de la plaine de Mousch et on annonça que les maisons de chaque déserteur insoumis, que celles où ils auront trouvé asile, seraient brûlées; que leurs biens seraient confisqués au profit du trésor. Ces

webaram.com

menaces étaient adressées à tous, sans distinction de race, ni de religion; mais ce n'était qu'une infâme comédie, destinée à cacher le programme criminel qui devait s'accomplir et se développer plus tard, systématiquement.

Les criminels fonctionnaires du Gouvernement se mettent à l'œuvre. D'abord à Mousch où ils brûlent deux maisons arméniennes; puis ils circulent dans les villages, ayant en mains la liste des déserteurs; ils en profitent pour faire des perquisitions dans les maisons et s'emparer de toutes les armes qu'ils trouvent, afin de pouvoir plus facilement ensuite exécuter les ordres reçus de Constantinople et dont le récit fit frémir d'horreur le monde entier dans l'année 1915.

Au commencement de Mars, le Commissaire, Rassime Bey, accompagné d'un miliasime (sergent), de cinquante soldats, Djevded Bey à la tête de quarante zaptiés (gendarmes), se rendent à Tzronk, village arménien de 300 maisons, pour y chercher les soldats déserteurs.

Les habitants du village assurent qu'il n'y a chez eux aucun soldat; qu'ils se sont sans doute réfugiés dans les montagnes; mais qu'ils ne connaissent aucun moyen de les en faire descendre.

Un zaptié voit en ce moment une femme qui traverse le village avec un panier de provisions, il la suit de loin; c'était une mère qui apportait des vivres à son fils, caché dans la montagne. Le zaptié les surprend, il ordonne au jeune arménien de le suivre et de rejoindre son corps. Devant le refus énergique du soldat, qui essayait de fuir, le zaptié tire sur lui, sous les yeux de la mère épouvantée. Le déserteur qui avait son fusil tire aussi sur l'officier, le manque, mais tue son cheval. Le zaptié prend la fuite et va faire son rapport au commissaire Rassime Bey, qui de suite met sur pieds ses soldats et ses zaptiés et réquisitionne le village. On choisit d'abord le plus beau cheval et on exige 40 livres pour celui qui a été tué.

Les zaptiés et les soldats parcourent le village en poussant des cris de haine; incendient 25 maisons, massacrent

webaram.com

tous les hommes qu'ils peuvent attraper, confisquent les biens au «profit du trésor». Puis la troupe fière de ses exploits rentra à Mousch sous l'œil bienveillant de ses chefs.

II

L'incident de Tzronk n'était malheureusement pas en ce moment-là, un fait isolé. D'Erzeroum, d'Erzindjan de Terdjan et d'autres régions, arrivaient les échos des férocités commises par les Turcs et les Kurdes. Ce qui se passa à Armtan n'était qu'un fait courant à cette époque.

Les volontaires turcs ayant été répartis dans les maisons arméniennes pour y loger, furent reçus cependant sans protestations dans les familles. Et pour reconnaître cette hospitalité le chef des volontaires abusa par la violence de la jeune femme de son hôte qui lui servait son repas.

Dans toute l'Arménie Turque c'était le règne de la violence et de la terreur. Les Arméniens gémissaient et souffraient en silence; comprenant bien la gravité de la situation; il ne fallait pas exciter les bourraux, on s'exhortait à la patience. Les cœurs et les yeux étaient tournés vers l'armée russe: bientôt ils arriveraient leurs frères de race, émus de leurs souffrances et les délivreraient. Mais hélas! ils se faisaient bien attendre!

Pendant que Rassime Bey exerçait ses cruautés au village de Tzronk, les Russes chassaient les Turcs de la vallée d'Alaschgerd à Dahar et au delà de la frontière d'Artvine. Ce qui n'empêchait pas le Gouvernement turc de continuer son programme d'extermination, à l'égard d'un peuple qui n'avait cependant jamais refusé de donner ses enfants pour le service de l'armée, dont une bonne partie combattait encore à la frontière contre les Russes, et qui avait supporté sans se plaindre les réquisitions les plus arbitraires!

webaram.com

Remarquant, que malgré la rigueur des mesures qui avaient été prises, presque aucun des soldats déserteurs ne revenait dans les rangs, le Gouvernement eût recours à la ruse; il promit que les soldats qui rentreraient dans leurs régiments, ne seraient pas envoyés sur le front, qu'on les emploierait, tout d'abord, dans les lignes de l'arrière et que plus tard, ils seraient acquittés. En même temps on demandait des hommes pour la construction des chemins, pour les transports: on avait besoin de portefaix.

Le village de Goms, dans la plaine de Mousch, le premier fut mis à contribution. Le Reysse (syndic) est informé qu'il doit trouver 50 hommes et 50 bœufs pour le service des transports et des travaux. Ce village compte à peu près 70 maisons; comment trouver 50 hommes valides et 50 bœufs?... Les paysans se concertent et c'est à grand peine qu'on parvient à réunir 45 hommes; mais on se procura les bœufs, espérant qu'on tiendrait compte de l'effort et de la bonne volonté et qu'on se contenterait des 45 hommes.

Bientôt arrive le mudir (chef de commune) d'Aghdjan accompagné de sept zaptiés turcs et du Kurde Mehmed-Emine; ils venaient pour faire exécuter les ordres et recevoir la réquisition. Tout d'abord le mudir parut assez disposé à accepter l'arrangement; mais le Kurde était un ennemi personnel de Korioun, le Reysse de Goms. Autrefois Mehmed-Emine avait assassiné la femme du reysse, qui s'était vengé en tuant lui-même le père, le frère et l'oncle du Kurde. L'occasion était trop belle pour ce dernier de faire payer en une fois l'outrage fait à sa famille. Voyant le mudir sur le point de transiger avec son ennemi, il se dresse devant le Reysse, lui crie les plus basses injures: Giaour! Chien infidèle! tu mens, tu caches chez toi des hommes qui sont forts et bons pour le service; c'est ta faute s'il n'y a pas le compte des hommes réclamés par l'administration. Le reysse, s'adressant au mudir protestait de son innocence, il voulait éviter tout ce qui pourrait amener des désordres graves, qu'on n'aurait pas manqué de faire payer cher à ses compatriotes. Voyant

webaram.com

qu'il ne répondait pas à ses injures, Mehmed-Emine se jeta sur Korioun, le battit et le mit en sang.

Les Arméniens voulurent défendre le Reysse et une vraie bataille s'engagea, sept jeunes Arméniens furent tués sur place, par les compagnons du Kurde.

Les gens du village accoururent, se rendirent maîtres des meurtriers; ils les enfermèrent dans une maison et y mirent le feu.

Le Mudir avait été laissé en liberté; on pensait qu'il rendrait compte de sa mission et respecterait la vérité, dans son rapport à ses chefs; en attendant que le chef brigadier Veyssi Bey vint faire l'enquête. Les Turcs et les Kurdes en partant, massacrèrent encore une vingtaine de personnes, tant à Goms qu'à Herkerde.

Trois jours après, un incident plus grave et plus affreux encore se produisit, au couvent d'Arakelotz, à une heure de Mousch. Des Arméniens, de différentes régions, se réunirent en secret dans ce couvent, pour se concerter sur les mesures à prendre, afin d'échapper à la persécution, toujours plus menaçante.

Comptant que les hommes pourraient se défendre et résister pendant un certain temps, il convenait d'assurer la sécurité de plusieurs milliers de femmes et d'enfants. L'armée russe était encore éloignée. Eux étaient entourés, de tous côtés, de troupes et de populations ennemies. La famine et les épidémies paraissaient inévitables. Les hommes capables de se défendre étaient séparés, disséminés, sans possibilité de se réunir. Telle était la situation, sans issue, dans laquelle se débattaient ces malheureux. lorsque le Djevded Bey, envoyé de Mousch, se présenta pour faire à main armée, une perquisition dans le couvent. De violentes bagarres suivirent, au cours desquelles l'officier Djevded Bey fut tué avec sept ou huit de ses soldats. Le Gouverneur, instruit de ce qui se passe, envoie de suite du renfort et exige que les Arméniens livrent toutes les armes du couvent; qu'ils se soumettent et qu'ils rendent les cadavres du chef et des soldats.

webaram.com

Les Arméniens quittent le couvent, les Turcs pourront reprendre leurs morts. Sachant bien ce qui les attend, s'ils tombent aux mains des Turcs, les fugitifs se retirent à Sassoun.

Les cadavres de Djevded Bey et des soldats furent transférés à Mousch; le Mutessarif (Préfet) jura sur leur tombe qu'ils seraient vengés, que chaque cheveu d'un Turc serait payé de mille existences arméniennes.

Les pauvres persécutés entendaient tout cela et bien d'autres propos plus terribles encore; ils sentaient leur impuissance et ils attendaient, avec anxiété, les nouveaux malheurs qui allaient fondre sur eux.

Déjà on ne comptait plus les massacres, les expropriations, les rapts et les viols de femmes et de jeunes filles, les vols de troupeaux. Mais on n'osait pas se plaindre, ni se révolter de peur d'attirer de nouvelles représailles et surtout on espérait, on attendait toujours l'arrivée prochaine des libérateurs qui devaient venir les délivrer du joug odieux et venger les morts et les ruines.

Pendant ce temps le Gouvernement Turc poursuivait lentement, mais sûrement, son but: l'anéantissement complet du peuple d'Arménie.

Sous le nom d'impôt les ouvriers, constructeurs, les portefaix et transporteurs, sans que l'on tienne compte ni de l'âge ni de l'état de santé, sont retirés des villes et des villages. Des miliers d'Arméniens, considérés comme des bêtes de somme, sont employés à transporter de lourds fardeaux et sont dirigés en troupeaux vers Erzeroum et Bitlis, sous la conduite de chefs grossiers et barbares. A quels traitements furent soumis ces malheureux? Qui dira jamais ce qu'ils ont souffert? Les cadavres laissés tout le long de la route purent en témoigner, ainsi que les malheureux qui arrivèrent à destination dans un état d'épuisement lamentable!

En cours de route, quand l'un d'eux tombait de faim et de fatigue c'était à coups de crosses de fusils qu'on lui aidait à se relever; si d'autres ne pouvaient plus porter les

webaram.com

charges trop lourdes qu'on leur avait imposées, c'était à coup de baïonnettes qu'on voulait leur rendre courage; puis, quand ils tombaient pour ne plus se relever, on répartissait les fardeaux entre les survivants. Ceux-ci ne tardaient pas à succomber à leur tour. Des centaines, des milliers d'hommes sont tombés sur ce chemin maudit, succombant aux coups, à la faim, à la fatigue, au désespoir!

Ils ne pouvaient attendre du secours de personne. Les Russes toujours trop éloignés, l'Europe trop occupée d'elle-même, dans la crise terrible qu'elle traverse. L'Amérique... neutre. Et eux, les malheureux, restaient sans secours, entourés de Turcs farouches et de Kurdes féroces. La proclamation de la guerre sainte, par les chefs religieux musulmans, avait réveillé les instincts sauvages et barbares et leur cruauté ne connaissait plus de bornes.

III

Le 19 avril commença la bataille de Dilmane; en un seul jour Khalil Bey perdit la plus grande partie de son armée et fut obligé de battre en retraite. L'armée russe s'avançait dans la direction de la ville de Van, où les braves Arméniens luttaient seuls contre les Turcs, ne comptant que sur leurs propres forces.

Les Russes avançaient également dans la direction de Patnotz; les mahométans de cette région commencèrent à prendre la fuite dans la direction de Mousch, emmenant avec eux leurs troupeaux et tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

Vers le 5 Mai, lorsque les Russes occupèrent Van et les deux rives du lac, qu'ils s'étendirent vers Bitlis et Manazguèrd, l'émigration prit des proportions considérables; c'est par centaines de mille que les mahométans cherchèrent à gagner Mousch et ses environs. Dans les plaines et les montagnes, près de la ville, ils espérèrent trouver de quoi nourrir les troupeaux qu'ils chassaient devant eux.

webaram.com

Les soldats Turcs et Kurdes, excités par les mahométans et ne pouvant battre les Russes, tournent leur fureur contre les Arméniens.

Khalil Bey continue à reculer; il arrive à Bitlis où il rencontre le « héros » du village de Khatschan : le « maréchal » Djevded Bey, qui après avoir combattu un mois près de la ville de Van, avait pris la fuite. Il organisait des complots arméniens pour faire oublier sa défaite et rétablir sa réputation.

Toujours traqués et persécutés, le Arméniens suivaient avec anxiété les progrès des Russes; eux seuls pouvaient apporter la délivrance, mais cette suprême consolation leur fut même refusée; le cercle de fer et de haine se resserrait de plus en plus autour d'eux, bientôt ils ne purent plus communiquer avec le dehors; toutes les nouvelles furent interceptées. Que se passait-il au delà de la plaine de Mousch? Où étaient les Russes? Personne ne le savait et ce manque de nouvelles ne fut pas le moins terrible des supplices infligés à ces malheureux, qui ne savaient plus s'ils devaient craindre ou espérer?

Et voilà que le Gouvernement donne, de nouveau, l'ordre de réquisitionner des bœufs et de mobiliser des transporteurs, pour le service des vivres et du matériel!

Les hommes furent emmenés sous prétexte d'aller chercher les vivres et furent tous massacrés; les cadavres étaient jetés dans le fleuve ou dans les creux profonds des montagnes; leurs biens étaient confisqués au profit du Gouvernement ou partagés entre ceux qui assuraient les exécutions.

Ces nouveaux crimes jetèrent la désespérance chez les Arméniens, qui se demandaient si ces traitements odieux était dûs à la fureur des Kurdes ou à la folie des Turcs, ou si c'était sur l'ordre du Gouvernement, désireux d'exterminer la race Arménienne?

Cette conviction s'affermit encore, quand on apprit, d'une manière certaine, comment avait été reçu les Prélats Arméniens, qui avaient été implorer la pitié du représentant du Gouvernement pour leurs malheureux compatriotes. On refusa

webaram.com

de les entendre, on les repoussa avec des menaces et des injures.

Vers le milieu de Juin, afin d'éclaircir un peu la situation, les Arméniens envoient des messagers chargés de rejoindre les Russes vers Kop et Akhlat; de raconter tout ce qu'ils ont déjà souffert; de les prier de se hâter de venir à leur secours. Un messager se dirige sur Kop; il tombe sur une patrouille turque; il retourne alors sur ses pas, puis se remet en route et arrive enfin à Akhlat; mais l'armée russe s'en était déjà retirée; il poursuit néanmoins afin de les rejoindre; mais il est aperçu par les Turcs qui lui tirent dessus, le blessent et l'achèvent. Le peuple de la plaine de Mousch ne saura rien et restera dans sa pénible incertitude!

Il restait peu de combattants, le Gouvernement avait eu l'habileté de les réduire, en les massacrant, en les déportant; disséminés dans les villages de montagne il était difficile, avec la meilleure volonté, d'organiser une défense. Il ne restait qu'un peuple désarmé, composé de vieillards, de femmes et d'enfants, entouré de troupes nombreuses d'infanterie, de cavalerie et d'une population musulmane bien armée et hostile.

Mais voila que soudain l'on s'aperçoit que les soldats Kurdes et Turcs commencent à se départir de leur arrogance; ils deviennent plus humains, ils ont presque des attentions, auxquelles les Arméniens n'étaient pas accoutumés. D'où venait ce changement? Qui est-ce qui avait opéré ce miracle?...

Les Russes s'avançaient et d'un jour à l'autre ils allaient occuper Bitlis, ils pouvaient arriver à Mousch et il était prudent de gagner la confiance des Arméniens, pour être protégés par eux contre les Russes, si ces derniers entraient à Mousch en vainqueurs!

Mais Bitlis ne fut pas prise. Les troupes russes, contre toute attente, reçurent l'ordre de se retirer, emportant avec elles le dernier espoir des malheureux Arméniens!

A la fin du mois de Juin, après les massacres de Bitlis, tous les villages furent cernés par la troupe et la cavalerie;

webaram.com

des gardes commencèrent à parcourir les chemins dans tous les sens. Djevded Bey arrive à la frontière de Mousch; la situation alors devient claire, la crise est arrivée à l'état aigu.

IV

A ce moment-là il y avait à Mousch trois étrangères, qui dirigeaient un hôpital de la ville. L'une était allemande, les deux autres suèdoises. Le gouverneur vint leur annoncer que, suivant les ordres qu'il avait reçus de la légation allemande, elles devaient quitter la ville au plus tôt. L'infirmière allemande, respectueuse de l'ordre donné, s'éloigne aussitôt; mais les deux autres, sous différents prétextes, restent et se mettent sous la protection du drapeau suèdois qui flottait à l'entrée de leur maison.

Ce fait tendrait à prouver que l'Allemagne savait ce qui allait se passer et qu'elle a aussi sa part de responsabilité, dans les persécutions et les massacres exécutés par les Turcs. Le fait du rappel de ces infirmières, à la veille des massacres dans la vallée d'Aradzan (Euphrate), ne prouve-t-il pas qu'on a voulu éloigner des témoins gênants, qui auraient pu raconter ensuite toutes les monstruosités qu'on voulait tenir secrètes? Comment l'Ambassadeur d'Allemagne à Constantinople se serait-il souvenu, juste à ce moment, qu'il y avait des infirmières à Mousch, s'il n'avait pas reçu des ordres?

Le Mutessarif fit appeler l'Archimandrite Vartan et une vingtaine de notables Arméniens de la ville. Il leur déclara qu'il avait reçu du Gouvernement central l'ordre de déporter, sans retard, les Arméniens à Ourfa (Edessia). Mais étant, disait-il, «l'ami des Arméniens», il voulait bien leur accorder quelques jours, afin qu'ils puissent se préparer et emmener leurs femmes et leurs enfants; seulement il leur faudrait se mettre en route dès que le signal du départ serait donné.

webaram.com

L'archimandrite Vartan et les hommes qui étaient avec lui, atterrés par cette nouvelle, supplient, les larmes aux yeux, d'épargner ce peuple, ces femmes, ces enfants, demandant, puisqu'ils sont condamnés à périr, qu'on les laisse mourir au moins sur le sol natal!

Ni les larmes, ni les prières ne peuvent émouvoir ce «bon ami des Arméniens», elles excitent seulement sa colère. Il impose rudement le silence aux solliciteurs: «Vous n'avez qu'à faire strictement ce qu'on vous ordonne; si les intérêts du Gouvernement l'exigent, on vous enverra même au delà d'Ourfa. Pour ne pas que vous abusiez de ma bienveillance, pour que, sous différents prétextes, vous ne cherchiez pas à gagner du temps, je fixe la date du départ au 1er Juillet. Ce jour-là, vous devrez vous mettre en route pour les lieux qui vous seront indiqués.

Réfléchissez bien, faîtes le comprendre à tous, le plus léger mouvement de rébellion sera puni aussitôt.

Les canons sont déjà braqués sur vous et les ordres sont donnés aux troupes et aux cavaliers.

Ils n'attendent qu'un geste pour tirer.»

L'archimandrite et les notables quittent le mutessarif et vont annoncer à leurs frères l'ordre barbare qu'ils viennent de recevoir. Toute résistance est impossible; conscients de leur faiblesse et la rage au cœur ils versent des larmes amères, ils se sentent perdus et voient venir la mort dans un morne désespoir.

Il y avait à Mousch plusieurs milliers d'arméniens qui s'y étaient refugiés pour échapper aux persécutions et à la sauvagerie Kurdes, espérant que, dans la ville, ils seraient protégés et que leurs ennemis n'oseraient pas les poursuivre sous les yeux du Gouvernement. Ils se croyaient plus en sûreté que dans les villages.

Les Arméniens de Mousch avaient accueilli avec bonté ces frères malheureux; leur avaient donné une place à leurs foyers; ils pourvoyaient généreusement à tous leurs besoins; faisaient de leur mieux pour leur faire oublier leurs souf-

webaram.com

frances, remerciant ensemble le ciel de ce qu'ils n'avaient perdu que leurs biens. Mais maintenant tous étaient égaux devant le danger qui les menaçait; aussi chacun attendait-il en tremblant le terrible lendemain.

Le Gouvernement, en effet, n'avait jamais eu l'intention de déporter, mais bien de massacrer les Arméniens. C'est pour cela que dans l'administration on s'assemblait pour discuter et s'entendre sur les moyens à adopter, afin que les massacres à Sassoun, à Mousch et dans toute la plaine, fussent en même temps rapides et radicaux, pour en finir, en une seule fois, avec tout ce peuple!

Dans ce but on augmenta encore le nombre des canons déjà en position; on renforça les troupes disséminées dans les villages. Les chefs Kurdes, non encore appelés, furent invités à venir, avec leurs brigands, prendre part au carnage. A ceux qui travaillaient dans les villes on distribua des haches à manche court, bien aiguisées, pour procéder à l'attaque des maisons fermées ou fortifiées et au besoin briser les têtes de ceux qui opposeraient de la résistance.

Bien que toutes ces mesures fussent prises secrètement, les Arméniens sentaient bien qu'on leur mettait l'épée à la gorge, que c'était leur condamnation à mort qu'on préparait; ils passaient par des phases d'épouvante, de terreur et aussi de révolte. Quelques-uns proposaient de réunir tout ce qui restait de forces et d'armes pour se défendre; d'autres préféraient la fuite; qui sait, disaient ils, peut-être pourrait-on rejoindre les Russes? Mais les plus sensés se contentaient de répondre « Comment nourrir cent à cent-vingt mille personnes, vieillards, femmes, enfants? est-ce un voyage d'un ou de quatre jours? combien sont les ennemis? où et comment se sauver? » Et courbant la tête, ils serraient dans leurs bras les enfants effrayés.

Malgré tout, cependant, la veille du 1er Juillet, 14 Arméniens courageux, faisant le sacrifice de leur vie, parviennent à quitter la ville; ils gagnent la campagne et, par des sentiers, essayant d'arriver à Sassoun pour savoir ce qui s'y prépare.

webaram.com

A peine à une heure de la ville, ils sont aperçus par une patrouille de soldats, qui gardait le premier camp de surveillance; des coups de feu sont échangés de part et d'autre, à grande distance et sans résultat. Les soldats virent, cependant, de quel côté les Arméniens pouvaient trouver un passage et ils renforcèrent les gardes dans cette direction. Pour donner le change, dès l'aube ils firent circuler le bruit dans la ville, que, par erreur, pendant la nuit, les soldats croyant être attaqués, avaient tiré les uns sur les autres. Mais grâce à la protection d'Allah!!... il n'y avait pas de malheur à déplorer.

Sur ces entrefaites, le Mutessarif donna l'ordre d'aller immédiatement se faire enregistrer et de se mettre en route si tôt cette formalité accomplie. On voulait savoir si tous étaient bien partis et s'il ne restait point d'Arméniens cachés dans la ville.

Ceux qui étaient désespérés ou résignés à la mort obéirent; ils allèrent se faire enregistrer; on évalue leur nombre à 600 environ. En sortant du bureau d'enregistrement on les éloignait de suite et on les empêchait de rentrer chez eux. Des soldats parcouraient la ville, s'élançaient sur ceux qu'ils rencontraient et les menaient, de force, vers les bureaux d'enregistrement. Ce fut une chassse monstrueuse contre des hommes désarmés. On arrêta ainsi six à sept cents personnes, parmi lesquelles l'Archimandrite Vartan. Le nombre des enregistrés, ce jour-la, s'éleva à 1300 personnes qu'on expédia dans la direction d'Ourfa et dans les autres lieux désignés, se réservant de statuer, le lendemain, sur le sort de ceux qui restaient encore dans la ville et dans la plaine.

Les ordres du Gouvernement furent promptement et fidèlement exécutés; le soir même du premier jour un premier convoi fut formé; 1300 Arméniens quittèrent Mousch et furent dirigés sur le village Khasgiough, sous la conduite du onbaschi (Caporal) Selo, Turc de Mousch. On lui recommanda au départ d'éxécuter ponctuellement les ordres qu'il avait reçus précédemment. L'onbaschi montra qu'il était digne de la confiance

webaram.com

de ses chefs ; il groupa tous les fugitifs dans le même endroit et à un signal donné, une troupe de brigands se jeta sur eux et les massacra tous. Ce fut un carnage affreux.

Le même soir à Mousch, pendant qu'on croyait que les 1300 Arméniens expatriés gagnaient le lieu de leur exil, par des chemins inconnus, on apprenait que dans les 107 villages de la plaine des massacres terribles étaient commencés ; que le sang coulait à flots. La manœuvre avait été executée si habilement que chaque village ignorait le sort du village voisin, tant le cercle des Turco-Kurdes s'était partout resserré.

Si quelques-uns avaient encore espéré, contre toute espérance, que la déportation seule était la peine à subir, ils furent bien obligé de se rendre à l'évidence et de voir enfin que l'extermination était le seul but que poursuivait l'ennemi.

La ville dans l'angoisse frémissait d'épouvante, on attendait le jour pour sortir enfin de cet affreux cauchemar.

V

Le jour vint : c'était le 2 Juillet, jour de douleur, de malédiction, de terreur, pour les malheureux Arméniens de la ville et de la plaine de Mousch !... En effet dès le matin de bonne heure les Kurdes et les soldats réguliers parcouraient la ville en poussant de grands cris et se rendaient dans les quartiers Arméniens.

Ils commencent à tuer tous ceux qui y sont encore. La plus grande partie des habitants, ne se faisant plus d'illusions sur le sort qui les attendait, avait quitté leur maison et s'étaient groupés dans des habitations au centre de la ville où ils se croyaient plus en sûreté.

Ils s'étaient réunis en famille, entre amis, entassés serrés les uns contre les autres, 40 ou 50, dans des chambres où, en temps ordinaire, on ne pouvait être que 10 ou 12.

webaram.com

Dans des habitations plus grandes, s'étaient enfermés les parents, les amis appartenant à la même famille au nombre parfois de 100 à 120 personnes; ils avaient essayé de s'y barricader solidement à l'intérieur.

Mais bientôt les cris féroces se rapprochent, la bande de forcenés se jette dans les rues de la ville, les coups de fusils se succèdent, de plus en plus fréquents et bientôt, les bandits, armés de leur haches à manches courts, se mettent à attaquer vigoureusement les portes closes, qui ne tardent pas à voler en éclat, malgré toutes les précautions prises à l'intérieur.

Ce fut un carnage indescriptible. Les cris de frayeur et d'agonie étaient mêlés au heurt des haches et aux encouragements adressés aux assassins. Les rues étaient inondées de sang; les cadavres s'entassaient devant les maisons et sans cesse des voix de Turcs répétaient: Frappe! frappe! frappe! répondait le hurlement des Kurdes. Et toujours ces bêtes féroces de se jeter sur de nouvelles maisons, en brandissant leurs haches rouges du sang des victimes.

Les malheureux, affolés, serrés les uns contre les autres, se bousculent, s'étouffent, s'écrasent; on entend les cris de souffrance et de terreur des femmes; les enfants sont piétinés, écrasés par ceux-là même qui voulaient les sauver!

Une jeune femme, en face d'un de ces bourreaux, lui offre l'enfant qu'elle porte dans ces bras: «Prends-le, supplie-t-elle, je te le donne, mais ne le tue pas!—

Le soldat saisit l'enfant, le jette à terre et d'un seul coup lui tranche la tête; d'un second, il brise le crâne de la malheureuse mère.

Quelques instant plus tard un silence sinistre succède aux cris féroces, aux plaintes, aux gémissements; il ne reste de toutes ces scènes d'horreur que des monceaux de cadavres éventrés et d'informes débris sanglants.

Le Turc avait passé par là!

Ah! qui redira jamais ce qui se passa en ces jours terribles à Mousch et dans ses environs!

webaram.com

Les pages émouvantes et tragiques de notre histoire, racontant les pillages des Mongols, des Seldjoukides et des Arabes, sont loin d'égaler en horreur ces sinistres journées. Il n'y a pas de termes pour redire les atrocités que commirent Kurdes et Turcs; ce sera la page la plus terrible de l'histoire de l'Arménie.

Voici un enfant de six ans, perdu au cours d'une bagarre ; il se sauve et reste dans la rue pendant que sa famille se réfugie dans une des maisons de la ville; bientôt il voit venir des soldats; instinctivement il s'enfonce dans une fente entre deux murailles; les soldats, au nombre de 10 à 15, l'apercoivent; l'un d'eux, lui tendant la main, lui parle doucement pour l'engager à sortir de sa cachette. Mais l'enfant effrayé s'y refuse; le soldat furieux le perçe alors avec sa baïonnette plantée au bout de son fusil, puis il tire l'enfant comme avec un crochet et le charge sur son épaule. La vue de cette cruauté, les convulsions du petit martyr, excitent la gaité des spectateurs et fait rire aux éclats cette bande de misérables.

Plus loin une jeune fille de 15 à 16 ans est trouvée rigide, appuyée contre un mur. On dirait qu'elle est morte, tuée par l'épouvante? Son visage livide est encore d'une grande beauté. Quelques Kurdes se précipitent vers elle; l'un d'eux la prend dans ses bras et se dispose à l'emporter; un de ses camarades la lui dispute en criant: «Où l'emportes-tu? elle est à moi!» Une lutte s'engage; d'autres soldats accourent et cherchent aussi à s'emparer de la jeune fille; elle est ainsi tiraillée de droite et de gauche; ses habits sont lacérés ses doigts brisés, ses membres meurtris; elle reste enfin la proie du plus fort qui l'emporte pour satisfaire ses instincts de brute. Or, la malheureuse n'était pas morte, elle avait repris connaissance pendant la lutte; mais le Kurde, son désir assouvi, la tua sur place.

Cependant des jeunes gens de la ville, au nombre de 60, parviennent miraculeusement à se grouper autour de Hadji (Kotoyantz Akop), notable de la ville. Ils étaient plus ou moins armés; ils se divisent en six groupes et se pro-

webaram.com

posent d'occuper six positions différentes. Quatre groupes se dirigent au quartier de Dzor et deux autres aux quartiers supérieurs; chaque position était occupée par une dixaine d'hommes, qui tirèrent sur l'ennemi et plusieurs Turcs et Kurdes tombèrent sous le tir des Arméniens.

Il y eut un moment d'affolement chez les soldats et chez les chefs; on commençait à croire que les fugitifs des montagnes s'étaient réunis pour venir au secours des leurs; on craignait aussi qu'il y eût en réserve, dans la ville, des forces cachées. Mais cette alerte ne fut pas de longue durée, on se rendit compte bien vite, que le feu était peu nourri et ne partait que de certains points assez éloignés les uns des autres; mais on réstait hésitant quand même.

Pendant ce temps les cœurs Arméniens commencent à battre plus fortement, on sent une lueur d'espoir en voyant fumer la poudre Arménienne. Le bruit des coups de fusil est salué de signes de Croix comme si c'était le son des cloches de l'église.

Mais que peuvent 60 fusils contre cent milles Kurdes ou soldats armés! Que pouvaient-ils faire ces 60 héros contre cet ouragan brutal? Ils abattirent, il est vrai, deux ou trois cents de ces monstres; c'était peu de chose; il en restait encore des milliers d'autres, aussi cruels et avides de sang arménien.

Se sentant moins en sûreté cependant et voyant qu'on n'allait pas assez vite en besogne, on décida de se servir des canons déjà braqués sur les quartiers Arméniens; quelques minutes plus tard le bombardement commençait; il fut terrible!

Le bruit des détonations, la pluie de fer et de feu faisait de cette place un véritable enfer.

En même temps des troupes régulières prenaient position dans le cimetière turc, au jardin de Potkatz, au quartier des forteresses, et, sur d'autres points élevés, une pluie de fer et de plomb tombait sur les malheureux qui cherchaient à s'échapper.

Pendant ces scènes sauvages les femmes turques elles mêmes cherchaient à se rendre «utiles». Sorties de leurs

webaram.com

maisons, cachées aux coins des rues, elles se précipitaient sur les Arméniennes blessées ou déjà tombées, les trainaient par les pieds, dans les lieux retirés, pour les dépouiller de leurs bijoux et de leurs colliers de pièces d'or.

Quelques coups de fusils furent tirés par des Arméniens dans la direction de ces femmes, qu'on voyait occupées à cette ignoble besogne. Soudain dominant la clameur, une voix puissante quoique tremblante d'émotion, se fit entendre. C'était celle de Hadji Akop: « Ne soyez pas lâches, ne tirez pas sur des femmes. Assassiner des femmes, c'est œuvre de Turcs ou de Kurdes. »

Ce généreux conseil ne fut pas rigoureusement suivi; quelques Arméniens, emportés par l'indignation, tirèrent encore dans quelques coins de rues, où ils voyaient des femmes s'acharner sur des cadavres, pour les dévaliser.

Tout à coup, de différents côtés, s'élèvent vers le ciel d'épaisses colonnes de fumée. On avait mis le feu à des maisons remplies d'Arméniens, ils sont condamnés à périr dans les flammes; l'un d'eux parvient-il à s'échapper, courant affolé vers la rivière, les soldats le saisissent, puis, avec des rires sauvages, après l'avoir arrosé de pétrole, le regardent brûler, ou bien ils le rejettent dans le brasier. Et toujours les canons continuent à gronder bouleversant tout, détruisant les maisons, tuant ceux qui s'y étaient réfugiés.

Le fils de Hadji Akop, âgé de 14 ans, armé d'un pistolet à six coups ne fut pas le moins héroïque. Voyant que ses balles n'arrivaient pas à l'ennemi, il saute en dehors de son poste et s'élance vers les Turcs. « Où vas-tu enfant? », lui crie son père épouvanté. — « Mes balles n'arrivent pas je me rapproche », répond le petit héros, et, sous la mitraille, il s'élance en avant.

Ce trait sublime ne fut pas un fait isolé; mais hélas! le résultat n'était pas douteux.

Pour entretenir le courage, Hadji Akop répand le bruit que les frères de Sassoun ont appris leur situation qu'ils vont venir se joindre à eux et qu'ils les prient de ne pas perdre confiance.

webaram.com

Le soleil se coucha enfin sur toutes ces horreurs; une nuit affreuse suivit; le silence lugubre n'était plus troublé que par le gémissement des mourants, par les cris des mères qui cherchaient leurs enfants, par les pleurs des enfants qui avaient peur, qui avaient faim; ils appelaient leur mère; ils tendaient les mains et jetaient des regards suppliants, vers les rares survivants, des vieillards pour la plupart, et semblaient leur demander aide et protection.

VI

Au matin, le 3 Juillet, les assassins, reposés mais non assouvis, reparurent toujours armés, pour achever ceux qui restaient encore. Le canon tonne de nouveau, dirigé, cette fois, vers le haut quartier Arménien. Les maisons tombent l'une après l'autre, il n'y a bientôt plus que des ruines et comme la veille les incendies s'allument pour parfaire l'œuvre de dévastation.

Les malheureuses victimes courent affolées pour essayer d'échapper aux flammes. On appelle ceux qu'on a perdus: un enfant, un père, un frère, un mari. Ceux qui avaient pu se sauver des baïonettes se précipitaient inconsciemment sur la route du quartier de Dzore, sachant que là aussi ils trouveraient des haches sanglantes, des obus et des incendies.

Ce ne fut que le petit nombre qui arriva à destination, la plupart tombèrent dans les mains des soldats turcs ou Kurdes qui les poursuivaient et les torturaient avant de les massacrer.

Les mêmes scènes d'horreur de la veille se répètent. Un jeune homme voit sa sœur emportée par un Kurde, elle se débat, elle l'appelle au secours et il ne peut faire un pas, ni un geste pour la sauver.

Un homme voit sa jeune femme prise par un soldat turc, elle se débat, elle pousse des cris d'épouvante, elle

webaram.com

appelle son mari, qui ne peut la défendre. Un fils voit sa mère martyrisée par des soldats ; l'un d'eux la maintient par les cheveux, tandis que d'autres lui enfoncent lentement leurs baïonnettes dans les seins. Le malheureux fils voudrait voler à son secours, lui crier : « Ma mère, je suis là, c'est moi », et lui donner la mort pour lui épargner le supplice et mourir auprès d'elle. Mais la foule des tortionnaires l'écarte brutalement de la victime.

Après le quartier de Brouti laissé en cendres, on passa à Ste-Maïreni (Smareni) où se renouvellent les mêmes scènes d'horreur et de carnage. Jamais on ne pourra redire toutes les atrocités qui furent commises en ces jours abominables. La plupart des malheureux, pour échapper aux supplices et aux violences dûrent recourir au suicide.

Un des notables habitants de Mousch, nommé Sinoyantz Tigran, s'étant enfermé dans sa maison avec tous les membres de sa famille, 70 personnes environ, distribua à tous du poison, leur disant que la mort serait moins terrible que le sort qui leur était réservé. Il y eut des scènes navrantes. Les enfants qui comprenaient qu'ils allaient mourir, tremblaient d'effroi ; ils refusaient de goûter au poison. Ils regardaient avec angoisse les parents et les amis qui les entouraient et les regards de ces innocents étaient autant de glaives enfoncés dans le cœur des mères et des proches... Mais que faire?... ces enfants étaient destinés à mourir et peut-être à endurer des supplices plus terribles encore.

Les mères raffermissant leur courage, encourageaient les chers petits : « bois mon chéri, n'aie pas peur! » et par persuasion ou par force elles leur firent absorber la terrible drogue, avant d'en user elles-mêmes. Quelques minutes plus tard, 70 cadavres gisaient sur le sol. Quand le silence complet se fit, quand on n'entendit plus les derniers sursauts, les derniers soupirs des agonissants, Sinoyantz Tigran, le seul survivant de sa famille, mit le feu à la maison pour que tous les siens fussent réunis sous les cendres du foyer, sur la terre natale. Ensuite il se tira un coup de pistolet

webaram.com

dans la poitrine et tomba mort sur le seuil de sa maison.

D'autres familles suivirent cet exemple; on s'enfermait dans son logis avec le plus grand nombre de parents et on y mettait le feu. Combien encore de faits semblables passèrent inaperçus! Quel genre de mort pouvait être plus terrible que la perspective de tomber vivant entre les mains des Turcs maudits?

Combien d'hommes pour sauver une épouse chérie la tuèrent de leurs propres mains, afin de lui épargner le déshonneur et la honte du harem Turc! Combien de pères immolèrent eux mêmes leurs enfants pour les soustraire à une mort ou à des supplices mille fois plus affreux.

La hardie petite troupe de héros, continuait à lutter sans espoir; que pouvaient ils contre le nombre?

Hadji Akop fut tué; mais ce qui restait des différents groupes continuait à tirer avec acharnement, comme si chaque victime était un hommage offert aux morts. Ils savaient qu'il était impossible de vaincre; mais ils voulaient tous mourir à leur poste et les armes à la main.

Le lendemain 4 Juillet on sentait que les bombardements et les fusillades touchaient à leur fin ce qui redoubla l'ardeur des jeunes Arméniens; c'est par dizaines, par centaines qu'ils comptent les soldats qui tombent; mais hélas! sans rien changer à la situation! Pour un Kurde qui tombe cent autres se retrouvent, pour une balle tirée mille autres ripostent. Le quartier Dzore n'est plus qu'un monceau de ruines, la canonnade n'ayant pas cessé.

Les uns après les autres ceux qui sortaient des maisons en ruines tombaient sous les balles, au milieu de la rue. Ce n'étaient pas les plus à plaindre!

Dès que la nuit fût venue, les tristes survivants se réunirent dans les décombres; ceux qui avaient encore la faculté de penser et la force de réfléchir, se concertent; ils se disent que s'ils pouvaient, pendant la nuit, traverser la rivière, ce serait peut-être le salut? A l'autre rive c'est la montagne; on monterait, on escaladerait les rochers, on se

webaram.com

cacherait, on irait toujours plus loin. Où? ils l'ignoraient eux mêmes; ils n'avaient qu'une idée fixe: fuir cet enfer, échapper à leurs persécuteurs.

Quelques-uns comptent qu'ils pourront arriver à Sassoun, dans un mois ou deux, époque à laquelle les Russes y seront sans doute aussi. Enfin la veille du 5 Juillet on décide de quitter Mousch.

Dans la soirée la nouvelle se répand, la population est en émoi, chacun veut être près de la rivière pour ne pas manquer l'heure du départ, dont on doit donner le signal quand le moment sera favorable.

Ceux qui doivent diriger le mouvement, les intrépides défenseurs qui survivent au massacre, viennent inspecter le chemin et se rendre compte de l'endroit où l'on pourrait le plus facilement traverser à gué la rivière. Mais la foule croit que le moment du départ est venu et sans attendre le signal, se précipite au bord de l'eau. Il y avait là quelques milliers de personnes; aussi s'ensuivit-il un désarroi, un désordre indescriptibles. Il était 11 h. du soir. Chacun cherchait à traverser la rivière et à gagner sur l'autre rive les hauts rochers de Koghou que l'on escaladerait, pour déboucher enfin dans la montagne protectrice.

Mousch était en ce moment encore si éclairée par l'incendie qu'il n'était pas difficile de voir ce qui se passait, même au bord de l'eau et dans le quartier de Dzore, et le Turc veillait! Les Arméniens, qui descendaient en foule vers la rivière, furent vite signalés. Les soldats postés à chaque bout de la principale rue de Dzore, se mettent à tirer sur la foule qui descend et qui est prise entre deux feux. Ce fut une panique générale, les hommes affolés ou blessés roulent les uns sur les autres, les enfants sont foulés aux pieds; les femmes poussent des cris de douleur et d'épouvante.

Cependant la rivière n'est plus qu'à quelques pas. Des mères désespérant de pouvoir percer la muraille humaine qui les séparait de l'eau, lançaient leurs enfants au dessus de la foule, espérant que ceux qui étaient au premier rang,

webaram.com

les prendraient, les feraient passer sur l'autre rive ; puis ces malheureuses, vaincues par la douleur, tombaient sans connaissance ; piétinées par la foule, elles ne tardaient pas à être écrasées.

Un grand nombre de cadavres flottaient déjà sur la rivière. Ceux des femmes, des enfants qui n'avaient pas eu la force de nager assez longtemps ; ceux aussi qui avaient pensé qu'il valait mieux en finir par la noyade et se libérer enfin de tant de souffrances, puisque le droit de vivre, qui était donné aux fauves et aussi aux Turcs, ne leur était plus accordé !

Le fils de Hadji Akop, le jeune héros de 14 ans qui avait si vaillamment bravé la mort sous les balles turques, se noya, lui aussi, au cours de cette dangereuse traversée.

Il fallut bien 3 heures pour que les survivants puissent passer sur l'autre rive. Beaucoup, en arrivant, tombaient d'épuisement ou étaient si grièvement blessés qu'ils étaient incapables d'aller plus loin. Vers 2 heures du matin ceux qui étaient en état de continuer la route se réunirent, 5 à 6 mille à peu près, et prirent à travers les rochers la route de la montagne.

A Mousch au matin la foule musulmane s'empressa de rechercher les blessés et ceux qui n'avaient pas pu fuir. On fouilla partout, dans les ruines, dans les maisons, au bord de la rivière ; on réunit tous ces malheureux, on les entassa sur un vaste bûcher et on y mit le feu !

Ce fut l'épilogue de ces journées infernales qui resteront toujours parmi les plus tragiques de l'histoire des peuples.

webaram.com

webaram.com

SASSOUN

I

Le Gouvernement Turc savait par expérience qu'il rencontrerait à Sassoun plus de difficultés et plus de résistance. Depuis qu'avait germé l'idée d'exterminer toute la nation Arménienne, on prenait mille précautions pour ne pas exciter les Sassouniots; car on sentait bien qu'ils pouvaient apporter des obstacles sérieux à la réalisation de l'infernal projet. Les Turcs rentraient leurs griffes et de temps à autre envoyaient des sourires aux Aigles, installés solidement sur les sommets d'Antok, sans abandonner toutefois le plan bien arrêté de l'extermination générale. Secrètement, dans l'ombre, les fonctionnaires locaux préparaient le terrain, prenaient des dispositions pour que les ordres donnés soient exécutés quand le moment serait jugé favorable.

Les fiers Sassouniots, protégés par leurs montagnes géantes, auraient pu montrer à leurs voisins les brigands Kurdes et au Gouvernement Turc qu'ils pouvaient défendre leur liberté et revendiquer leurs droits; c'est pour cette raison que les Kurdes de la région, depuis le commencement de la crise, rampaient devant les Arméniens et leur faisaient des avances hypocrites. Ils disaient: «Nous sommes fils d'une même terre, nous avons la même patrie et quel que soit le résultat de cette guerre, nous devons rester amis comme avant»

De leur côté les Arméniens de Sassoun affirmaient à leurs voisins qu'ils n'avaient jamais eu de pensées hostiles ni contre leurs frères terriens, ni à l'égard de la Turquie; que devant le malheur qui les menaçait, ils devaient s'unir et conjurer ensemble la famine, les épidémies et toutes les misères qu'engendre la guerre.

webaram.com

La situation paraissait calme, mais ce ne fut pas pour longtemps. L'hypocrisie Kurde ne tarda pas à se démasquer.

Les Russes chassant les Turcs des frontières du Caucase commencèrent à se montrer sur différents points de la région, menaçant d'envahir l'Arménie, plus vite qu'on ne l'avait supposé. Le Gouvernement de Talaat et d'Enver ne voulut pas abandonner son projet d'extermination, qui deviendrait impossible à réaliser, les Russes arrivant avec les légionnaires Arméniens. Il faut donc en finir à tout prix; «essayez d'avoir raison de Sassoun et si l'Arménie doit être prise par les Russes, qu'ils la trouvent sans Arméniens!»

Aussi, au début de 1915 on commença à s'attaquer aux villages les plus éloignés: Sélivan, Bché [illegible] Miafardine, etc., villages perdus dans les montagnes et entourés d'éléments ennemis. On était sûr que les échos de ces régions n'arriveraient pas vite à Sassoun. On débuta par confisquer toutes les armes des Arméniens, puis on livra la population aux Kurdes qui massacrèrent les Arméniens en grand nombre; les Kurdes ayant gardé pour eux ceux qui pouvaient leur être utiles, le reste fut chassé. Tout cela eut lieu sans bruit; rien ne transpira au dehors.

Au commencement de Mars, quant la marche de l'armée russe fut arrêtée pour de longs mois sur le front de l'Arménie le Turc devint plus hardi. Ayant terminé ses exploits dans les pays reculés il s'avança et pénétra dans le canton de Tzovassar, au village d'Aghri. Les soldats insolents somment les habitants, d'avoir à leur remettre toutes les armes qu'ils possèdent. Les villageois répondent, «qu'ils ne sont pas des ennemis, qu'ils ne possèdent point d'armes». Pour cette seule réponse on massacra 50 personnes. Au village Aharon trois personnes; une femme et deux enfants furent assassinés.

En même temps on procéda de la même manière dans d'autres cantons. A Khiank et Khoulb les agents du Gouvernement sont escortés d'une masse de Kurdes et de gendarmes. Toujours on commence par réquisitionner les armes.

webaram.com

Les représentants des Arméniens viennent protester au nom de tous, ils assurent qu'ils ne sont pas des ennemis, qu'ils n'ont jamais troublé l'ordre, qu'ils ont toujours respecté le Gouvernement et suivi les lois, mieux que les Turcs même. Alors pourquoi ces violences et ces persécutions ? Mais voyant que tout est inutile, que la recherche des armes n'est qu'un prétexte, les jeunes gens s'enfuient dans la direction des montagnes de Talvorik et se concentrent dans les villages de Khiank, Ischkhntzor, Artkhonk et Sévit.

Les Turcs et les Kurdes s'élancent à leur poursuite et finissent par arriver dans les villages voisins. Ils exigent qu'on leur livre les jeunes gens qui s'y sont retirés, dans le but, disent-ils, de hisser le drapeau de l'insurrection ! Les perquisitions commencent, toujours accompagnées de viols et de massacres. Les jeunes filles les plus belles sont enlevées comme captives ; on tue les femmes, les enfants. Les hommes vieux ou jeunes, sont emmenés pour être utilisés comme portefaix pour les transports.

On les pousse en troupeaux jusqu'à la ville de Lédji de là on les partage et on les dirige en des directions différentes, dans le centre de Kharpout et Balou ; on les divise encore en plusieurs groupes et enfin on les massacre tous.

Trois seulement purent s'échapper, en suivant des sentiers perdus dans la montagne. Ils parvinrent à Talvorik, mourant de faim et de soif ; c'est par eux que nous avons appris ce qui venait de se passer.

Ce qui restait d'Arméniens dans les villages de la montagne voyant qu'ils avaient tout à redouter de leurs voisins et des autorités quittèrent leurs maisons, s'efforçant de gagner Sassoun, où ils pensaient être plus en sûreté et où il leur serait peut-être possible d'attendre la fin de la tourmente ? Plusieurs restèrent en chemin, vaincus par la fatigue et par la faim.

Des faits identiques se passaient dans le canton de Boussank, près de Sassoun. Depuis plusieurs mois déjà, sous les regards bienveillants du Gouvernement, les chefs

webaram.com

Kurdes avec leur sauvagerie habituelle se livraient, sur les Arméniens, à des massacres et à des pillages partiels. Mais suivant l'ordre arrivé de Gabldjoze, les Kurdes de Chéko, de Bedertz, de Bozek, de Motkan, de Djalal, accompagnés du Kaïm-makam de la localité, attaquèrent en plein jour les Arméniens, s'emparant de leurs biens, puis les massacrèrent s'ils cherchaient à se défendre. Vers le 15 Mai on accusa les Arméniens de Boussank de révolte et on vint aussitôt pour leur enlever leurs armes ; ensuite on s'empare des femmes et des jeunes filles que l'on distribue aux Kurdes comme butin de guerre !

La plus grande partie de la population des villages attaqués s'était réfugiée dans la montagne pour s'y cacher. L'archimandrite Stépan les réunit au couvent de Matine-Arakelotz, situé au sommet de la montagne Marath ; on essaya de s'y établir et de s'y fortifier pour résister à l'ennemi. Mais les chefs Kurdes ne leur laissèrent pas le temps ; à la tête de leurs troupes sauvages ils encerclèrent le couvent et ses environs.

Les assiégés, cependant, ne voulaient pas se rendre ; alors commença une lutte bien inégale Le brave Archimandrite est chargé du commandement, et avec le peu de munitions et le pauvre matériel dont ils disposent, pendant un mois et demi les réfugiés résistent et se défendent. L'ennemi désespérant de les réduire par les armes, prit un autre moyen ; il coupa les conduits qui amenaient l'eau au couvent, tâchant de prendre par la soif les assiégés.

Devant cette situation critique certes, mais non désespérée, le vénérable éclésiastique fit creuser des bassins, qui furent remplis avec de la neige fondue ; mais à la fin l'eau devenant impropre à la consommation il fallut songer à capituler. Avant de s'y résoudre, l'Archimandrite envoya un messager volontaire à Sassoun, en priant leurs amis de venir les délivrer. Mais comme la réponse tardait trop, ne pouvant tenir plus longtemps, on décida d'exécuter une sortie en masse ; on tenterait de percer les lignes ennemies

webaram.com

et si la chance était favorable, on s'efforcerait de gagner Sassoun n'importe comment !

La première partie de l'expédition réussit assez bien ; mais à peine revenus de leur surprise, les Kurdes se jettent sur les fugitifs et les poursuivent dans toutes les directions. L'Archimandrite avec une petite troupe courageuse, arriva à passer entre les soldats et à se réfugier dans la montagne. Au sud de Talvorik ils rencontrèrent un groupe de volontaires, qui venaient au secours du couvent. Mais ces héros n'étaient que trente.

Plus de 2000 Arméniens furent encore massacrés ce jour-là, les autres s'enfuirent dans toutes les directions, puis finirent par arriver à Sassoun grâce à des frères et amis dévoués, qui s'étant mis à leur recherche dans les montagnes, les groupèrent et les firent arriver dans la ville où ils pensaient qu'ils seraient plus en sécurité.

II

Sassoun avait été epargnée jusqu'à ce jour. Les habitants ne voulaient pas croire qu'on oserait l'attaquer : ils se croyaient bien défendus sur leurs hauts sommets. Ils se rendaient cependant compte que leurs ennemis étaient bien plus nombreux qu'eux, mais ils se promettaient bien de se défendre, sachant que si la terre devait être arrosée de leurs larmes, elle le serait aussi du sang de l'ennemi.

Les Turcs ne l'ignoraient point. S'ils étaient obligés encore à quelques égards envers les Arméniens, ils se promettaient bien de le leur faire payer cher, quand le moment serait venu.

webaram.com

Les Sassouniots se comportaient loyalement et correctetement, évitant tout ce qui pouvait fournir au Gouvernement prétexte à sévir. Sans aucune arrière-pensée politique, mais simplement par humanité, ils accueillirent de nombreuses familles Kurdes, qui fuyaient devant les Russes. Les Kurdes trouvèrent dans les familles arméniennes un accueil empressé ; on partageait avec les malheureux réfugiés les vivres et les vêtements, on donnait même des provisions pour la route, à ceux qui voulaient rejoindre des compatriotes dans des régions plus éloignées. On peut assurer qu'aucune idée de révolte ne germait dans cette paisible population qui cependant, comme tous les Arméniens de Turquie, caressait, au fond du cœur, l'idée que l'armée russe arrivant, ce serait la fin de leurs angoisses ; l'Arménie respirerait enfin librement.

Les cœurs remplis d'espérance, les yeux tournés vers l'Orient on attendait l'arrivée des libérateurs.

On se refusait à croire aux nouvelles propagées par les Turcs, ils annonçaient leurs victoires à Batoum, une grande avance dans le Caucase, la prise de Tiflis ; cela paraissait bien invraisemblable, car d'autre part le bruit courait que les Russes avaient pris Bitlis. Si les Sassouniots sont restés inactifs, c'était parceque le manque de pain et surtout de munitions les y obligeait. Mais tout cela se passait encore bien loin.

Les bons Turcs, leurs voisins, s'en doutaient ; c'est pour cela qu'ils ne se gênaient pas de commettre toutes sortes de vols et de pillages, dans les régions voisines, aidés de leurs amis les Kurdes.

Voyant que les chevaliers Sassouniots ne descendaient pas, pour les punir et pour défendre leurs compatriotes, ils en avaient conclu qu'ils n'avaient pas les moyens de se défendre. Toute autre était l'idée du Gouvernement sur la force armée des Arméniens de Sassoun.

C'est pour cela que la ville avait été privilégiée jusqu'à ce jour et n'avait pas encore subi l'outrage des soldats Turcs.

webaram.com

Le sang Arménien avait coulé avec assez d'abondance dans les régions de Tzronk, Goms, Avzoute, Moucheghachène, et, dans bien d'autres villages, les cadavres encombraient les routes ; on avait exterminé tous les mobilisés qui devaient être employés aux transports. La terreur régnait dans tous les centres Arméniens, le moment était venu de se tourner contre Sassoun.

On commence les pourparlers mensongers habituels. Le seigneur Kurde de Khiank, nommé Aveugle Selo (Suleyman), tâcha à plusieurs reprises par l'intermédiaire des agents de persuader les Sassouniots de poser les armes et de se rendre, mais il ne réussit pas. Alors le Mutessarif de Mousch force l'Archimandrite Vardan, qui avait une grande influence dans cette région, accompagné de Gassim, Moussa et Moustaffa, effendis de Mousch, du prêtre Khatschadour, et dix autres effendis mahométans, d'aller engager des pourparlers avec les Sassouniots.

En effet le Gouvernement turc prétendit que les Sassouniots et les habitants du voisinage avaient caché sur les sommets escarpés des cosaques et des espions russes ; leur présence, expliqua-t-il, constitue un réel danger pour la nation ; il faut donc que tous ces étrangers soient remis entre les mains des autorités. Comme on voulait en finir avec cette lutte, qui a déjà trop duré, pour assurer la tranquillité dans l'avenir et donner une preuve de loyalisme au Gouvernement, les Arméniens devront apporter et remettre toutes leurs armes aux émissaires du Gouvernement turc.

Il ne restait plus de doute pour les représentants du peuple de Sassoun ; la situation devenait claire ; on voulait les désarmer et toutes les belles paroles dont s'enveloppaient la réclamation n'étaient là que pour mieux cacher la perfidie des intentions. On voulait leur enlever tous moyens de défense pour les avoir ensuite à merci et pouvoir les prendre et les égorger comme des moutons.

Les seigneurs de Sassoun, indignés, la rage au cœur, savaient cependant se contenir et répondaient avec une extrême

webaram.com

politesse et avec un admirable sang froid qu'il n'y a pas de cosaques russes dans la montagne; que non seulement ils n'en ont pas cachés, mais qu'ils n'en ont jamais vus de toute leur vie. Quant aux espions russes il n'y en a pas davantage. Le Gouvernement a été trompé et s'il veut être édifié, il n'a qu'à faire des recherches dans tous les endroits suspects; nous aiderons même la justice, ajoutent-ils, pour qu'il ne reste ni malentendus ni suspicions et que la vérité éclate au grand jour.

Quant aux armes, comment peut-on supposer qu'il y en ait dans la ville; il n'y a pas de casernes ni de dépôts d'armes; où pourrait-on en prendre? On n'avait jamais eu à se plaindre des Sassouniots et malgré l'attitude du Gouvernement envers leurs fréres, jamais ils n'avaient fait entendre une plainte, ni tiré un coup de fusil depuis le commencement de la guerre.

Pourquoi exiger qu'ils soient privés d'armes alors que leurs voisins, Turcs ou Kurdes, en possédaient tous en grande quantité. Ils n'avaient que des fusils de chasse et en petit nombre, mais ils leur étaient indispensables pour chasser les ours qui venaient piller les fermes et ravager les vignes. Voulait-on les priver de ce seul moyen de défense et ruiner les fermes, dans un moment ou la vie devenait si difficile? voulait-on absolument les livrer aux ours de la montagne? sont-ce des fusils de chasse que réclamait le Gouvernement?

Sur cette réponse si juste et si modeste, les envoyés turcs se retirèrent, constatant qu'il était «bien difficile de faire comprendre quelque chose à ces sauvages Sassouniots». Jugeant que leur mission était terminée ils rentrèrent à Mousch, d'où ils étaient venus, pour rendre compte de leur mission en ayant soin de faire passer les montagnards comme seuls responsables de l'insuccès de ces démarches.

webaram.com

III

Bien convaincus qu'ils n'arriveraient pas par la ruse à désarmer les habitants de ces villages, le Gouvernement décida d'employer la force. Il proposa aux chefs des tribus Kurdes de cette région, d'aller combattre contre les Russes, ou de débarasser les montagnes de Sassoun de tous les Arméniens. Cette seconde proposition était bien faite pour tenter les Kurdes. Ils avaient presque tous été hospitalisés chez les Sassouniots, nourris et vêtus par eux après les dernières batailles ; l'occasion était bien trouvée pour montrer ce que valait la reconnaissance Kurde devant l'appât du gain !

On se mit donc à l'ouvrage sans plus tarder. Vers la fin Juin les bandes de Kurdes organisées en troupes se mirent à encercler les villages. A l'orient, les tribus de Chéko, Beder, Bozek et Djalal ; à l'occident, les Kurdes de Khoulpe, ayant à leur tête les seigneurs Hussein et Hassan, les Kurdes de Guendj et de Lédj également avec leurs seigneurs. Au sud vers Talvorik Khatdi Bey de Moufarghine, le fils de Hadji Aouche avec ses Kurdes, les tribus de Khiank de Badkan et de Bagran. Au nord des troupes de soldats se trouvaient sur la montagne de Kordouk. Et comme tous ces effectifs ne leur paraissaient pas suffisants on avait amené les troupes turques de Mamuret-ul-Aziz et de Diarbékir et les troupes arabes d'Alep. Il ne fallait pas qu'un seul de ces malheureux Sassouniots puisse se soustraire au massacre. Ils étaient devenus « l'épine des yeux du Gouvernement » !

Pendant qu'on faisait dans cette région tous ces préparatifs pour massacrer les pauvres Arméniens des montagnes on activait la besogne du côté de Mousch et de la plaine pour pouvoir envoyer encore des troupes de renfort si c'était nécessaire.

webaram.com

A ce moment-là la situation de Sassoun était très critique. En temps ordinaire on comptait à peu près 20.000 habitants, mais de toutes les régions voisines, étaient venus s'y refugier en grand nombre vieillards, femmes et enfants qui avaient fui devant la persécution; on évalue à 30.000 au moins le nombre de ces malheureux. Sassoun, par sa situation climatérique, souffrait très souvent du manque de farine; en temps ordinaire, les montagnards suppléaient à cela, mais avec cette augmentation de quelques dizaines de mille de consommateurs, la question du pain prenait une grande importance. Pendant l'hiver précédent le pain avait déjà manqué, on avait essayé de faire venir de la farine de Mousch, toujours bien approvisionnée par ses plaines; mais le Gouvernement ne l'avait pas permis. Les Sassouniots eûrent dès lors la conviction que l'on préparait contre eux le crime le plus abominable qu'on puisse imaginer. Ils essayèrent encore au mois de juin de rapporter à dos d'hommes, quelques sacs de céréales pour ne pas mourir de faim, pendant la crise qui se préparait, mais c'était trop tard; Turcs et Kurdes remplissaient déjà la montagne; il devenait impossible de gagner la plaine sans tomber dans leurs griffes.

Depuis le mois de Mai, Sassoun était sans pain et sans sel et malgré l'abondance du bétail, c'était presque la famine, car faute de sel, comment se nourrir de viande si l'on voulait éviter les épidémies?

Malgré ces graves dangers les Sassouniots se montrent les dignes petits fils des héros du IX^{me} siècle, décrits par Thomas Ardzrouni. Ils avaient l'âme de l'aigle libre, qui s'envole sur le sommet des rochers; ils étaient pauvres, mais fiers. Ils ignoraient la peur, ils méprisaient la mort, ils avaient l'habitude de défendre leur honneur; de se dresser, presque sans arme devant l'ennemi, de s'élancer sans crainte dans la lutte même inégale. Jamais ils n'avaient reculé, ni pris la fuite même pour sauver leur vie!

Sassoun aurait vu venir le danger sans terreur si elle avait été à peu près approvisionnée; mais hélas! si le sel

webaram.com

et le pain manquaient, les munitions aussi faisaient défaut, On possédait tout au plus un millier de fusils: Gras 350, Manlicher 75, Mossine 75, fusils à baguette 450 à 500; il y avait 250 à 300 cartouches; il y avait encore assez de poudre, mais très peu de plomb. C'était tout ce que Sassoun pouvait opposer, pour sa défense, aux bandes sanguinaires et armées qui encerclaient les montagnes.

Sassoun ne possédait point d'armes. Depuis longtemps on criait: « Armez-vous, armez-vous! ». Mais ce cri ne trouvait pas d'échos dans les cœurs de cette population paisible, qui pensait ingénument, qu'il ne fallait pas exciter les Turcs. Et Sassoun, la vaillante Sassoun, restait aujourd'hui désarmée, courbant la tête, attendant le poignard de l'ennemi.

IV

Lorsque Sassoun fut entourée de tous côtés et que Mousch, réduite à l'impuissance tremblait dans l'attente des calamités qui allaient fondre sur elle les hordes Kurdo-Turques se mirent à l'œuvre, sans hâte, étant sûres du résultat final. Pillages et attaques se succèdèrent.

Un des incidents célèbres de ces terribles journées, fut l'attaque du village Aghbi, du district de Dzovassar, à l'est du mont d'Andok.

Les Kurdes arrivent dans le village, s'emparent des troupeaux de moutons et les chassent devant eux. Mais les paysans d'Aghbi et des environs poursuivent les Kurdes, reprennent les moutons et chassent les pillards jusque dans leurs villages; sur ces entrefaites arrive une bande d'Achirettes qui renforcent les Kurdes et la lutte reprend acharnée. Les Arméniens se défendent vaillamment, plusieurs Kurdes sont tués, d'autres blessés. Un seul Arménien trouva la mort dans cette lutte sanglante, trois furent blessés. Une grande partie des moutons furent remmenés par leurs propriétaires.

webaram.com

Dans le même temps, le seigneur de Talvoriék, nommé Hamzé, reçoit la nouvelle que les Kurdes de Chéko, Beder et Bozek font de grands préparatifs pour attaquer les villages Arméniens.

Il avertit immédiatement les villages de Chének et de Sémal, afin qu'on prenne des mesures pour pouvoir se défendre et résister, autant que possible, aux brigands qui se préparaient à venir les surprendre.

En effet les Kurdes, en grand nombre, ne tardent pas à se précipiter sur les villages, tuant plusieurs hommes et chassant tous les moutons.

Les habitants des villages réunis font tous leurs efforts pour résister et défendre leurs biens. Ils s'avancent dans les montagnes, y guettent les Kurdes qui rentrent avec leur butin; ils en massacrent un grand nombre. Si Sassoun ne peut être sauvée, elle doit au moins tomber avec honneur et faire payer chèrement sa défaite !

Les pillages et les tueries continuaient de plus belle dans tout le pays. Les Arméniens sentaient bien que les Turcs devenaient de plus en plus féroces et voulaient verser jusqu'à la dernière goutte de sang arménien; ils voyaient que bientôt ils ne pourraient plus tenir tête à l'ennemi de tous côtés à la fois.

Après s'être sérieusement consultés, ils décident de réunir le plus de monde possible à Sassoun, d'abandonner les villages éloignés et convinrent des limites, d'où l'on pourrait résister jusqu'à la dernière extrémité.

Du côté de Talvorik, les monts de Gablor et Grechik; du côté de Chének et Sémal, la cime de Grékol Medjélni et la vallée d'Andok; du côté d'Aghbi, Umberni et l'autre flanc d'Andok.

Les villages sous l'oppression des Kurdes étaient abandonnés; peu à peu on arrivait dans les lieux désignés à l'intérieur pour la résistance. Le comité de défense de Sassoun prenait des mesures, pour que les paysans puissent amener

webaram.com

avec eux des provisions et pour qu'ils puissent aussi être tenus au courant de ce qui se passait autour d'eux.

Pendant ce temps, le Gouvernement ne restait pas inactif, il tenait dans ses griffes Mousch et la plaine et il prenait tous les moyens possibles, pour qu'on ignorât cette situation à Sassoun. Il savait bien que si les braves montagnards apprenaient comme on maltraitait leurs frères, ils n'hésiteraient pas à descendre à leur secours.

Si les Sassouniots s'occupaient de leur défense, s'ils s'étaient fortifiés dans les montagnes, le Gouvernement agissait de son côté. En dehors des Kurdes, il avait caché dans différents endroits de nombreux postes de gardes; même dans certains points des montagnes de Kordouk et Dzirnkadar, on avait creusé des tranchées, où de nombreux soldats attendaient pour réprimer tout mouvement offensif; et des tranchées serviraient de base d'opération, s'il fallait prendre d'assaut Sassoun et ses habitants qui, cependant, étaient sujets Ottomans et qui, depuis le commencement de la guerre, n'avaient jamais donné l'occasion de douter d'eux qui, en un mot, n'avaient qu'un tort: celui d'être Arméniens!

A Sassoun se trouvaient Papazian, membre du Parlement ottoman et Rubin, tous deux expérimentés et bien au courant des affaires. Ils savaient qu'il ne fallait que le plus léger mouvement d'insurrection pour mettre le feu aux poudres, pour déchaîner la bête féroce qui attendait avec impatience le moment d'enfoncer ses griffes dans le cœur de l'Arménie agonisante.

Aussi observaient-ils tous les gestes des habitants, avec une extrême prudence, pour éviter tous ce qui pourrait ressembler à une provocation, ou à une faute contre le Gouvernement qui, lui, multipliait les tracasseries pour faire sortir Sassoun des limites de la prudence. Il se heurtait toujours à la loyanté des Arméniens!

Rien n'est plus pénible que d'avoir devant soi un Gouvernement à double face; il faut non seulement comprendre,

webaram.com

mais encore savoir distinguer, deviner, ce que cache le sourire ou la politesse du fonctionnaire et répondre de telle façon, qu'aucun malentendu ne puisse subsister pour qu'il ne tourne pas contre vous.

Rubin, Papazian, député du Parlement turc, ainsi que plusieurs autres notables Arméniens de Turquie, pendant ces pourparlers et ces négociations, se sont montrés absolument à la hauteur de la situation et s'en sont tirés honorablement.

Mais la situation devenait de plus en plus désespérée; le moment approchait où tout espoir allait être perdu; le peuple n'osait pas exprimer tout haut sa colère et sa détresse; il se voyait entouré d'ennemis nombreux et bien armés tandis qu'il ne possédait que des fusils de chasse. Même aux mains des braves, un fusil de chasse n'est pas une arme suffisante pour se défendre en présence d'une armée bien organisée. Ce sont ces pensées décevantes, qui remplissaient jour et nuit les cœurs des valeureux chefs qui devaient diriger la défense de Sassoun.

Le Gouvernement turc, lâche et tyranique, ne pouvait tolérer plus longtemps un peuple actif, robuste et cultivé. Il voulait supprimer ce membre sain et le couper d'un coup.

Et voilà que les attaques successives, ayant, soit disant, «un caractère particulier», les pillages, les massacres commencent à prendre de plus grande proportions; bien qu'en Turquie ces choses-là soient presque normales, on sentait que l'heure fatale était arrivée.

V

Les paysans du village d'Aghbi, du district de Dzovassar arrivaient peu à peu à Sassoun; beaucoup encore étaient occupés à rentrer le reste des récoltes, pour amener avec eux le produit de leur travail; ce que voyant les Kurdes,

webaram.com

avides et sauvages, se réunissent très nombreux et sans plus attendre les attaquèrent le 29 Juin. Les malheureux paysans pris au dépourvu ne purent se défendre et furent tous massacrés.

Quelques habitants d'Aghbi essayèrent de secourir leurs frères ; ils furent renforcés par quelques paysans des fermes voisines ; tous poursuivirent les assassins et purent venger les morts. Beacoup de Kurdes furent tués, le reste prit la fuite sans que les Arméniens aient perdu aucun de leurs combattants.

Le 30 Juin une troupe de gendarmes et de soldats turcs rencontrent des Arméniens sur la montagne de Kordouk ; une lutte s'engage, les Arméniens serrent les Turcs et les chassent dans la direction de Mousch. Plusieurs luttes eurent lieu encore à Kordouk, à Dzirnkadar et chaque fois les Turcs reculent et fuient.

Le 1er Juillet eut lieu un autre incident. Les gardes de Sassoun étaient à un poste de surveillance, dans un lieu appelé Kordouk Dalavner ; ils furent attaqués subitement par un détachement de troupes régulières turques, qui, guettant au sommet de Kordouk, près de la source d'Almantz, les avaient découverts.

Assaillis par une pluie de balles, les gardes de Sassoun conservent leur sang froid, ils acceptent fièrement la lutte et songent à se défendre. Le bruit de la fusillade amène à leur secours les voisins de Chének et cette fois encore, sans perdre un seul homme, ils forcent les soldats turcs à battre en retraite en laissant sur le terrain dix à quinze des leurs et plusieurs fusils.

Le 2 Juillet les attaques devinrent plus sérieuses. Cette fois les Arméniens ne se croient plus tenus à des ménagements ; ils surveillent de tous les côtés le cercle qu'ils ont formé pour leur défense. Les limites étaient assez étendues : du sud au nord 10 heures et de l'est à l'ouest 6 heures ; il fallait compter dans ces distances les vallées, les gorges, les sentiers de montagne difficiles à franchir. Malgré la

webaram.com

distance et les difficultés des communications, les montagnards repoussent, ce jour-là, toutes les attaques, ne cèdent pas un pouce de terrain et ne perdent aucune de leurs positions. Ce succès encourage les combattants, ils espèrent pouvoir résister encore quelque temps à l'ennemi.

Vers 2 heures de l'après-midi, après une lutte sérieuse, les Turcs et les Kurdes avaient encore été repoussés ; chacun prenait quelques instants de repos. Soudain on entendit des bruits sourds, dans le lointain, du côté de Mousch, des bruits de bombardement. Les volontaires, perchés sur les hauteurs de Sassoun, les autres, qui étaient cachés dans les vallées, écoutent avec émotion ces bruits sinistres ; ils retiennent leur respiration, compriment les battemenis de leurs cœurs ; tous veulent se persuader, se convaincre que c'est l'armée russe qui arrive triomphante à Mousch, chassant les Turcs devant elle. Sans cela que signifierait la voix du canon ? Contre qui ces coups répétés et terribles ?

Hélas ! les malheureux ignoraient qu'en ce moment le sang Arménien coulait dans les rues de la ville et que c'étaient les canons turcs, et non pas les canons russes, qu'on entendait gronder à travers les vallées et les montagnes ; les canons turcs braqués sur les maisons pleines de femmes et d'enfants, sur tout ce qui était Arménien dans la région. Le soir on apprit la triste vérité ; on vit des colonnes de fumée s'élever dans la direction de Mousch, des villages de Garnik et des environs; puis des flammes énormes qui s'élancent vers le ciel, commencent à inspirer des inquiétudes sérieuses dans le camp des Sassouniots. Ils se demandent, avec terreur, si les Turcs n'auraient pas commencé l'œuvre d'extermination, depuis longtemps pressentie ? Bientôt ils ne doutent plus ! Quelques malheureux, échappés au massacre, arrivent dans la montagne et racontent l'horrible journée de larmes, de sang, de terreur, qui restera une des plus douloureuses pages dans l'histoire de la ville de Mousch.

On décida de rester dans les montagnes en fortifiant les positions, espérant que ceux qui auraient pu échapper

webaram.com

au massacre, dans la plaine et dans la ville, se réfugieraient à Sassoun ; il fallait les accueillir et les protéger jusqu'à la fin de cette terrible épreuve.

VI

Après en avoir fini avec Mousch et la plaine, le Gouvernement se sentit soulagé ; il respira plus librement. Qui craindre désormais ? Tous les dangers sont écartés... Les Russes en retraite dans la direction de Bitlis, Mousch ruinée ; qui pourrait arrêter ses projets et s'opposer à ce qu'il porte le coup décisif et définitif à la malheureuse ville de Sassoun? Pour cela il dispose des forces devenues inutiles à Mousch, il les concentre dans les montagnes et les deux adversaires se dressent face à face : d'un côté des bandes sauvages qui n'aspirent qu'au viol et au carnage ; de l'autre tout un peuple qui lutte pour sa vie, son idéal et sa liberté ! Le combat s'engage entre une troupe féroce et bien armée et une poigné de braves qui se battent avec l'énergie du désespoir.

Le 5 Juillet, les Kurdes et les soldats turcs réunis, montent à l'assaut du côté de Sourb, pour essayer de prendre Sassoun en une fois. Mais les Sassouniots veillaient ; il se défendirent si bien que l'ennemi fut repoussé ; il dût même abandonner les blessés et les morts et reculer ses positions d'attaques. Furieux de ce premier échec, les troupes régulières, les Kurdes de Badkan, de Khiank, de Bagran et d'autres tribus se réunirent pour tenter un nouvel assaut, cette fois du côté de Gabroche, qui était une des clefs de défense de Sassoun. Le combat, commencé le 6 Juillet au matin, dura toute la journée sans répit ; mais malgré ses forces

webaram.com

l'ennemi fut encore repoussé avec de grosses pertes ; une masse de cadavres fut abandonnée devant Gabroche.

Le lendemain les commandants turcs veulent tenter un nouveau système d'attaque ; ils essayèrent d'arriver du côté de Chének et de percer le front Arménien ; les combatants ainsi séparés, il n'y aurait qu'à les massacrer les uns après les autres.

On lança donc dans cette direction une dizaine de mille Kurdes et soldats qu'on gardait en réserve ; la plupart avait déjà pris goût aux massacres d'Arméniens dans la plaine de Mousch et ne demandait qu'à continuer. Ils se ruèrent du côté de Chének.

Pour des raisons stratégiques on avait évacué Chének et les défenses plus puissantes, étaient construites un peu plus loin. Aussi l'ennemi n'eut-il pas grand peine à s'emparer du village. Ne trouvant personne à massacrer il incendia les maisons.

Lorsque les flammes commencèrent à monter, les aiglons de Sassoun comprenant qu'on brûlait leurs nids se mirent à pousser des cris de rage. Comment supporter la vue d'un pareil malheur! On brûle nos maisons sous nos yeux et nous devrions rester simples spectateurs ! Une vingtaine d'hommes entrainèrent les combattants ; ils descendent rapidement la côte et dès qu'ils dominent le village ils tirent avec rage et succès sur les ennemis, qui ne se rendant pas compte du petit nombre des assaillants, prennent la fuite en désordre, abandonnant morts et blessés.

VII

Les *S*assouniots avaient prévu que la lutte pourrait durer longtemps, que les secours extérieurs pourraient arriver

webaram.com

trop tard ; aussi avaient-ils choisi deux lignes de défense et fixé les positions de telle sorte que, au cas où ils seraient obligés d'abandonner les premières, il leur soit loisible encore de se retirer sur les secondes. La lutte était menée rapidement, sans trêve ; elle devait être décisive.

Après des assauts fréquents, payés de pertes importantes, l'ennemi parvint à arracher aux Arméniens quelques-unes de leurs positions, du côté de Talvorik et à s'y établir ; les habitants durent évacuer cette région et se rapprocher de Sassoun.

Le 15 Juillet les combats redoublent d'acharnement, l'artillerie de montagne, amenée de Mousch, avec de grandes difficultés, commence à bombarder les positions arméniennes. Mais le canon ne peut faire trembler les vaillants défenseurs, ni apporter le trouble dans leurs esprits. Après des luttes héroïques, les Arméniens arrivent encore à chasser les ennemis en plusieurs points ; les dizaines de Sémal prennent d'assaut une position turque en chassant les Kurdes, les poursuivent sans cesser de les battre et les repoussent à une grande distance. Sur l'autre front le Kaïm-Makam de Gabldjoz à la tête de gendarmes, de nombreux cavaliers Kurdes « hamidiehs » et renforcé de bandes Kurdes de Guèndjo et de Bozek, bien approvisionnées en armes et en munitions, veulent s'emparer de la ligne de Talvorik. Ils attaquent Hosnoude, village de Talvorik, tout proche de Frfrkar, une des merveilles de Sassoun. Le village était défendu par le Seigneur Hamzé de Talvorik et par dix hommes de bonne volonté, armés de fusils de chasse (des fusils Gras et des fusils à baïonettes) ; Hamzé combat héroïquement à la tête de ses hommes ; ils résistent pendant six heures et ne laissent pas avancer l'ennemi. Mais se sentant à bout de forces, ils demandent du secours aux gardes de Gablor, d'où arrivent en toute hâte une vingtaine de combattants, armés eux aussi de fusils Gras, et pendant deux jours, ces héros tiennent en échec un ennemi de 20 à 30 fois supérieur en nombre ; pendant deux jours, ils résistent à la

webaram.com

faim, à la soif, au sommeil ; ils tirent et ils combattent sans trève et voient les cadavres des ennemis s'entasser devant eux.

A peine avaient-ils délivré Hosnoude et assuré la position, qu'un messager arrive en grande hâte apporter de Andok l'ordre d'abandonner de suite la première ligne d'Hosnoude, pour se retirer vers Gablor où la situation devenait excessivement grave. L'ennemi attaquait les fortifications de Gablor avec une artillerie formidable et un grand nombre de soldats bien armés.

Ce n'était pas seulement Gablor qui était menacé ; l'ennemi avait concentré de grands effectifs de soldats par toute la montagne, de tous les côtés les positions arméniennes étaient attaquées. Par des fusillades nourries on essayait toujours de percer le cercle de défense dans un endroit propice, puis on se jetterait en masse sur l'adversaire et on en finirait alnsi en une seule fois. Mais les Sassouniots tiennent bon et avec leurs armes si primitives, ils obligent souvent l'ennemi à se retirer.

Une poignée de braves et vaillants, fidèles au saint, au suprême devoir de défendre ce qui reste de leur nation. Par leur courage ils se sont montrés grands comme leurs montagnes, solides comme leur granit ; ils se sont tressés, tels les géants légendaires, contre les monstres qui voulaient les dévorer.

Jusqu'au 18 Juillet la lutte se poursuit sans trève ni repos, dans toutes les montagnes de Sassoun, lutte héroïque, digne des temps antiques, méritant de passer à la postérité dans des chants populaires.

Malgré ces exploits, le mot « lutte inégale » est trop faible pour rendre la situation et expliquer les incidents de cette semaine mémorable. D'un côté un ennemi disposant de troupes régulières et de tribus d'Achirettes, Kurdes sauvages, cruels et bien armés, toute une population musulmane qu'on pouvait compter par dizaines de mille, au bas mot.

webaram.com

Si tous n'étaient pas sous les armes, tous étaient prêts à accourir au premier signal.

Qu'on ajoute à cela d'innombrables fusils, des canons et de grandes réserves de munitions. En outre la communication libre de Manazkerd jusqu'à Constantinople, de Trebizonde jusqu'en Arabie, assurait constamment le ravitaillement; les Turcs étaient sûrs de ne manquer ni d'hommes, ni de vivres, ni de munitions.

Mais Sassoun ? Ses défenseurs possédaient à peu près 1000 fusils! Et quels fusils! Plus de la moitié était des vieilles armes de chasse, et une si petite quantité de cartouches! Le pain n'existait plus, on manquait de sel et du dehors on ne pouvait se procurer ni vivres, ni munitions! On était encerclé par des hordes sauvages; des bandes féroces s'étendaient au loin, faisant de Sassoun un point à peine visible ; où s'étaient réunis 50,000 Arméniens, sujets Turcs qui s'étaient réfugiés dans ces montagnes, confiant leur vie à un millier de héros!

Ah! Si seulement Sassoun avait été approvisionnée, si l'on avait eu des armes ! on aurait pu opposer à l'ennemi dix à quinze cents combattants, et sans doute ça aurait changé la face des choses. Mais on avait toujours hésité à faire ces préparatifs, pour ne pas indisposer les Turcs, pour ne pas compliquer les rapports déjà si tendus et maintenant on se trouvait désarmé et sans pain pour soutenir une lutte si inégale, hélas!

N'écoutant que son courage Sassoun n'hésita pas devant l'immensité du péril à recourir à ses faibles ressources, quand elle vit l'ennemi héréditaire du christianisme, se dresser devant ses enfants, menaçant de son poignard leurs poitrines.

Il y avait plus de trois mois que Sassoun était privée de toutes communications et avait à soutenir des luttes incessantes; mais ces deux dernières semaines, c'était une question de vie ou de mort. C'était le dernier effort des Aiglons Arméniens pour la défense de leurs aires.

webaram.com

Les assauts fréquents de l'ennemi, exigeaient des répliques que certes les braves ne leur ménageaient pas; mais on voyait avec effroi, diminuer les cartouches ; il y avait déjà des fusils, qu'on ne pouvait plus utiliser, faute de munitions. On comptait encore 100 cartouches pour certains fusils, 50 pour d'autres ; mais ensuite ? Que faire ? Comment s'en procurer ? Pas de casernes ; point d'arsenal ! Il ne leur restait qu'un parti : Mépriser la mort, abattre le plus grand nombre d'ennemis et s'emparer de leurs armes et de leurs provisions. C'est ce qu'ils firent. —

Et en effet, les Sassouniots commencent à sortir de leurs positions, à tomber brusquement sur l'ennemi ; ils s'emparent des armes, des provisions, des cartouches et rentrent ensuite dans leur camp. Mais on se rend compte des dangers courus; combien durent rester sur place, victimes de leur héroïsme et de leur dévouement ! Mais malgré tant de courage, malgré tant d'héroïsme, Sassoun etait condamnée. Sassoun devait tomber avec honneur, sur le sol arrosé du sang de ses enfants.

Au XX^me^ siècle, sous les yeux de l'Allemagne, des Etats neutres civilisés et chrétiens, on a pu suivre cette lutte, cette fin tragique ! Sassoun, qui avait vécu pendant des siècles, dans l'angoisse et la persécution, et qui avait conservé, quand-même, sa physionomie nationale, sa civilisation, sa bravoure, Sassoun devait expirer sous les coups des Kurdes, ses ennemis héréditaires, sous le poignard des Turcs barbares !

VIII

Le 18 Juillet sonna l'heure fatale.

Les troupes turques et la cavalerie « Hamidieh » kurde bien préparées et bien armées attaquent, de toutes parts, les positions arméniennes déjà ébranlées ; les Kurdes armés de

webaram.com

fusils, tirent dans toutes les directions pour détourner l'attention et jeter la confusion parmi les défenseurs. Les braves gardes arméniens résistaient quand-même et malgré tout, ils sacrifièrent leurs dernières réserves de munitions et parvinrent à repousser les attaques en infligeant chaque fois des pertes énormes à l'ennemi.

Malgré les contre-attaques vigoureuses des assiégés, les Commandants turcs continuaient à bombarder les autres positions des Arméniens ; ils voulaient tâcher de s'emparer de Gabrol, position de tout premier ordre, qui aux mains des Turcs changerait la situation, en devenant pour eux une première entrée dans la place. Pour y arriver les Turcs réunirent de nouveau une énorme quantité de troupes et jetèrent cette masse humaine sur une poigné de héros, qui sous une grêle de balles, durent céder devant ce torrent déchainé.

Gablor, ce hardi barrage de Sassoun, est pris et occupé par l'ennemi ; les Arméniens qui s'y trouvaient, reculent et se réfugient à Avkhorkin, en face de Gabrol, qui était considéré comme la seconde ligne de défense.

Maître de Gabrol et fier de ce succès, l'ennemi tente deux attaques successives contre Avkhorkin, il veut percer aussi cette seconde ligne ; mais deux fois il est repoussé en laissant sur le terrain un grand nombre de cadavres. Les Turcs sont obligés de se reformer et de se fortifier à Gablor. Vers le soir profitant de l'obscurité, les troupes du Sultan, renforcées, recommencent l'attaque.

La situation des combattants d'Avkhorkin devenait elle aussi extrêmement grave. Depuis le commencement chacun ne tirait un coup de fusil, que s'il était sûr d'atteindre une tête ou une poitrine ; les cartouches devenaient de plus en plus rares ; s'il fallait reculer encore on tomberait sur le revers de l'autre camp de défense. Rubin, l'âme de la résistance de Sassoun, a vu le danger, il envoie du secours d'Andok et d'Umberni, il a pu réunir trois dizaines d'hommes, tous armés de fusils Mossines, Manlicher et Gras. Cela

webaram.com

tenait du prodige. A Gablor puis à Avkhorkin le nombre des combattants arméniens ne dépassait pas 60 et il ne restait plus que bien peu de cartouches.

Ce sont ces 60 hommes qui jusqu'à ce moment avaient assuré la défense et avaient, sans aucune perte, soutenu une lutte acharnée; renforcés de ces trois dizaines de combattants ils formaient un rempart solide ; se défendant par tous les moyens, roulant des pierres dans le camp des assaillants, combattant corps à corps, ils défendent la position jusqu'au matin du 19 Juillet. Ce jour-là la lutte continue à Avkhorkin, sans la moindre défaillance. A 9 heures du matin, uu détachement de 60 soldats entoure une position à l'extrémité du village, où ne se trouvaient en ce moment que cinq personnes. Le chef de cette défense, le jeune Mouchegh, voyant le danger de la situation, prend avec lui trois hommes, s'élance sur l'ennemi et délivre ce point menacé.

Cependant la situation devient de plus en plus critique sur cette ligne; les troupes turques s'avancent de plus en plus. Rubin envoie de nouveau 30 hommes, puis un peu plus tard 30 autres, sous la direction du vaillant Korioun. Ces 150 héros infligent des pertes énormes à l'ennemi, le font reculer et arrivent enfin à le rejeter en arrière. Ce combat épique commencé devant Gablor, dura trois jours sans arrêt, puis se ralentit tout-à-coup. Dans cette lutte acharnée tant à Gablor qu'à Avkhorkin, ces trois jours, les Arméniens n'eurent que trois blessés. Combien plus nombreuses furent les pertes de l'ennemi ! Cela tient du prodige ! C'est sans doute la conséquence du mot d'ordre donné aux combattants ; « Ne tire un coup de fusil, que quand tu es sûr que la balle ira se loger dans le crâne de ton ennemi ».

Pendant que ces héros se défendaient si vaillamment devant Gablor et Avkhorkin, les autres positions étaient aussi attaquées. Quelques milliers de Turcs, parvinrent, en rampant le long des côtes de Umberni, à bloquer les défenseurs de cette région, qui s'attendaient à chaque instant à

webaram.com

voir l'ennemi pénétrer dans leurs rangs, ce qui aurait causé un véritable désastre.

Des messagers arrivaient successivement à Avkhorkin, apportant l'ordre d'envoyer, au plus vite, du secours à Umberni. Ces malheureux déjà épuisés par leur propre défense, qui avaient eu tant de peine à garder leurs positions, se voient obligés de réduire encore leur nombre pour voler au secours du point menacé. Cinquante personnes restèrent pour assurer toute la défense de cette ligne importante.

Korioun se met à la tête d'une centaine de combattants, qu'il a levés par dizaines, tant à Chének, qu'à Semal et Guéliegouzan et autres et tous courent à Umberni par le flancs oriental d'Andok.

La situation s'aggrave d'heure en heure, l'ennemi dispose de forces toujours renouvelées et innombrables ; tandis que les Arméniens !... Les bombes, les canons détruisaient leurs travaux de défense et les malheureux presque, sans cartouches, devaient compter surtout sur les munitions susceptibles d'être enlevées à l'ennemi qu'ils auront tué ! C'était peu devant l'immensité du péril !

On donna l'ordre d'ôter la moitié des plombs des cartouches des fusils Gras, pour faire une seconde cartouche dont on comblerait le vide avec tous les débris de fer qu'on pourrait trouver ; on utilisa ainsi des baïonnettes d'anciens fusils, les réduisant en morceaux au risque de fausser ou de faire éclater les armes disponibles. Et en dépit de tant de valeur on sentait l'inutilité de ces efforts !...

Tous ces héros unis dans la même pensée de défense, savaient qu'ils devaient succomber, mais aucun d'eux ne reculait ; ils regardaient la mort en face et tous voulaient avant de tomber accomplir leur devoir sacré jusqu'au bout et jusqu'à la mort !

Pendant ces journées d'angoisse tout Sassoun était sur pieds. Depuis le commencement, les femmes avaient aidé les hommes pour les travaux de défense ; maintenant elles

webaram.com

s'élançaient même résolument sur le champ de bataille ; personne ne resta en arrière, chacun voulant participer à l'œuvre de la défense. Les enfants aussi se rendaient utiles; ils entassent de gros cailloux des pierres, qu'ils portaient sur les sommets des montagnes à la pointe des rochers d'où ils les faisaient rouler dans le camp des Turcs. Ces pierres en descendant faisaient un fracas terrible, détachaient souvent d'autres débris de roche et allaient porter la terreur et quelquefois la mort chez l'ennemi épouvanté.

Quand il se croyait déjà maître de la situation, des hommes courageux, des femmes intrépides, couraient sous les balles d'un poste à l'autre, pour encourager les combattants. Une femme voyant que son mari ne tirait plus, s'écrie : « Qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce que tes cartouches sont épuisées ? Les soldats turcs en ont beaucoup, va les prendre et rapporte-les ».

Les prêtres de Sassoun, unis au peuple, prodiguaient les encouragements, assistaient aux combats ; beaucoup y prirent part et combattirent dans les rangs. Les prêtres Arakel et Thoros de Guéliégouzan, le prêtre Garabed de Sémal ; Haroutioun, de Chének et d'autres; dont un le prêtre Garabed tombe à Umberni ; l'archimandrite Stépan, du couvent Madine-Arakelotz, se fit également remarquer par sa vaillance ; blessé cinq fois, il bénissait encore les braves de Sassoun, les encourageait par de bonnes paroles; il continua à se battre jusqu'à ce qu'il tomba épuisé, ayant encore été deux fois touché par les balles ennemies. On transporta le héros dans la forêt du village d'Egherd où il expira en tendant son oreille tantôt du côté de Sassoun tantôt du côté de Bitlis pour entendre le bruit de l'armée russe, de l'armée des frères qui venait les venger !

webaram.com

IX

Cependant les soldats turcs et les Kurdes s'avançaient, s'emparant successivement de Grechik et d'Avkhorkin. Les assiégés durent céder ces importantes positions et se retirer autour de la montagne Képine seconde ligne de défense déjà prévue et désignée.

On pressentait, déjà pourtant, la fin de ces combats sanguinaires ; mais le 20 Juillet ils redoublèrent de violence. La situation des Arméniens, privés de munitions, était intenable. La rage au cœur, les yeux pleins de flamme, ils serraient leurs fusils inutiles dans leurs doigts crispés ; et pour comble de détresse, ils entendaient le bruit des fusils ennemis tirant sur les rochers.

A l'aide de canons et de milliers de fusils les soldats et les Kurdes tentent un nouvel assaut des positions de Sourb, Képine, Umberni et Andok ; repoussés une première fois ils recommencent avec plus d'acharnement. La position d'Andok n'est plus qu'un monceau de ruines ; à Chének une dizaine de défenseurs périrent.

Cependant les Arméniens tenaient toujours.

Umberni courut aussi un grand danger. L'ennemi avait déjà fixé son attention sur ce point et cherchait à le détruire par tous les moyens. L'attaque avait commencé, elle était acharnée, terrible ; mais voilà qu'au moment décisif, Korioun paraît à la tête de 150 hommes. Ils quittent les positions arrrivent en ouragan sur l'ennemi, qui, surpris, recule et s'enfuit. Quelques braves restèrent sur le terrain, les autres rejoignirent leur poste. Cette manœuvre se renouvela plusieurs fois et toujours les Turcs se retirèrent honteusement, non sans laisser sur le terrain un grand nombre des leurs.

Mais l'ennemi avait reçu de nouveaux renforts ; une nouvelle offensive était imminente, les soldats de premiers

webaram.com

rangs s'avançaient déjà. L'héroïque Korioun était toujours là; allant d'une position à l'autre, relevant les courages ranimant l'enthousiasme, sans se soucier du manque de munitions il préparait un plan hardi : On devait se jeter brusquement sur les assaillants sans leur laisser le temps de la réflexion et leur prendre le plus possible des munitions. La tâche était dangereuse. Honneur à ceux qui tomberaient !... Les survivants rentreraient vivement dans leur camp pour utiliser leur butin. Tel était le plan de Korioun ; il ne pût être cxécuté : Atteint par un coup de feu, le héros tomba dans les bras de ses amis, en s'écriant : « Soyez braves, camarades ! » et il expira.

Il fut remplacé par un autre Korioun de Sémal, qui voyant que la défense d'Umberni était impossible, même au prix des plus grands sacrifices, se reporta avec ses hommes à Andok. Les positions abandonnées furent occupées par l'ennemi.

De même du côté de Sourb, après un combat terrible, qui dût prendre fin faute de cartouches, les Arméniens durent céder. Ils se retirèrent sur Andok en combattant encore à l'arme blanche et à coups de crosses.

Cette lutte effroyable se continue au nord dans les gorges d'Andok, ou ceux de Chének défendent la ligne; l'ennemi n'arrive pas à les déloger.

Les braves montagnards prennent par deux fois l'initiative d'une attaque énergique ; ils se jettent sur les soldats établis du côté de Grécole et Merker, les chassant de leurs positions fortifiées, s'emparant de quelques fusils et surtout d'un bon nombre de cartouches, ce qui pour eux était la chose la plus précieuse.

Les combats de Képine ne furent pas moins acharnés. Les assauts se renouvellent, les attaques se multiplient, et se sont toujours les Turcs et les Kurdes qui reculent et cherchent des abris, abandonnant nombre des leurs devant les positions arméniennes.

Mais vers le soir, faute de cartouches, les combattants

webaram.com

durent se résoudre à monter au sommet de Képine pour s'y retrancher et pouvoir, dès le lendemain matin, poursuivre leur héroïque résistance.

De toutes les positions on faisait savoir qu'il n'y avait plus de cartouches, ou que ce qui restait était sur le point de finir. Les femmes de Sassoun, même en ce moment critique, ne cessaient d'encourager les hommes et de leur donner l'exemple de l'héroïsme. Au mépris du danger, elles couraient d'un camp à l'autre et criaient : « Vous avez des bras, soyez braves... résistez !...

Le soir, grâce à l'obscurité, le combat se ralentit pour quelques heures. Mais le lendemain, 21 Juillet, la lutte recommença sur tous les points, avec la même férocité d'un côté ; avec le même héroïsme de l'autre...

L'ennemi, lui-même se demandait comment une poignée de braves, pouvait impunément résister aux canons, à plusieurs milliers de fusils, aux attaques incessantes et était encore capable d'effectuer des contre-attaques désastreuses pour ses soldats !...

Toutefois les Turcs savaient aussi qu'il n'arriverait pour les Arméniens aucun secours et que pour Sassoun une plus longue résistance devenait impossible. Et en effet, le 21 Juillet, dans l'après-midi, on reçut l'ordre de se réunir tous dans la vallée d'Andok.

X

Les habitants de Sassoun, ainsi que ceux qui étaient venus s'y réfugier des villages voisins, avaient certainement beaucoup souffert ; mais les pertes étaient relativement peu nombreuses si on les compare à celles de l'ennemi. Depuis le commencement des combats, la majeure partie des non combattants occupait la vallée d'Andok, ils se réunissaient

webaram.com

se groupaient par famille. Quel spectacle navrant !... 50,000 personnes environ, tout un peuple !... composé surtout de femmes, d'enfants, dont beaucoup étaient encore à la mamelle !

Les notables, les seigneurs et les prêtres de Sassoun s'assemblent pour délibérer. Que faire ?... « Il n'y a plus de munitions ! »

Il fallait cependant prendre une décision. Quelqu'un proposa une attaque brusquée de 50 à 70 hommes, armés de tout ce qui restait de moyens de défense. On attaquerait au même moment de plusieurs côtés à la fois et le peuple profitant du premier moment de surprise de l'ennemi s'élancerait dans les forêts d'Aghbi, pour s'y abriter quelque temps. Mais d'autres objectèrent que, dans les conditions actuelles c'était courir au-devant d'une mort inutile. Mieux vaudrait se diviser en sections, à la tête desquelles on placerait quelques hommes déterminés, pour tacher de s'échapper dans diverses directions. Mais toutes ces solutions présentaient les plus grands dangers; puis le temps pressait, on ne pouvait le perdre en discutions inutiles : Il fallait quitter Sassoun, hélas !

Abandonner Sassoun !... Essayer d'arriver à Kan et de Kan gagnər le campement des Russes.

Tout ce peuple de héros, réuni par famille, se prépare à partir pour gagner la vallée de Chachka-Mouché puis la vallée de Grechik pour arriver à Aghbi et ensuite, si c'est possible, pousser jusqu'à Kan.

Et cette foule de 50,000 personnes — pauvres épaves — se met en route !

Chacun s'achemina dans la direction qu'avait choisie le chef du groupe, ou au hasard du chemin.

Les montagnes de Sassoun se rendaient maintenant, ployant sous le coup d'une implacable fatalité; et ce peuple héroïque, ruiné, terrassé, s'en allait vers l'inconnu.

Les héros qui tant de fois avaient bravé la mort et les balles, retenaient leurs sanglots, imposaient silence à leurs

webaram.com

enfants gémissants pour que leurs ennemis ne puissent se réjouir de leur douleur.

Des groupes de Talvorikains s'établissent dans les grottes, dans les crevasses des rochers inaccessibles de Talvorik. D'autres en passant à Dzovassar furent poursuivis par une troupe ennemie. Les défenseurs du groupe se jetèrent sur les soldats qu'ils chassent; ils montent ensuite dans un lieu appelé Krnkan-Guèol ; de là ils penvent gagner Kan, où ils s'unissent à des compatriotes, qui avaient pu s'échapper de Mousch pendant les massacres.

Les gens de Chének avec ceux de Sémal passent à Kordouk et s'apperçoivent subitement qu'ils se trouvent à l'arrière des troupes turques. Quelle belle occasion de sainte vengeance, s'ils eussent eû des armes!

Forcés d'éviter les Turcs, ils descendirent dans la gorge d'Amré, où un groupe de Chének était tombé aux mains d'ennemis nombreux, qui le martyrisait. 54 hommes seulement furent sauvés.

Les Sémaliens subirent le même sort dans la gorge de Dzidzérni; il n'y eu que 33 personnes de sauvées.

Les Aghbiens, avec peu de pertes arrivent Dzovassar et se cachent dans les creux des rochers, dans les taillis épais. Ceux de Gueliégouzan, de Ischkhndzor furent aussi attaqués, la moitié seulement put s'échapper.

Une partie de la population descendue de Sassoun fut massacrée, le reste se cachant dans la forêt, sous les couches de neige, dans les grottes, dans les gorges profondes n'évita le poignard que pour mourir de faim!...

Tel fut la fin de Sassoun...

Sassoun fut ruinée par la cupidité des Kurdes, par la haine des Turcs, ennemis nés de tout ce qui est droiture et civilisation...

Sassoun fut ruinée parce qu'elle excitait la jalousie de ses voisins, parce que c'était une perle cachée dans ses montagnes géantes, parce que sa population était simple, robuste, active et brâve.

webaram.com

Mais le gouvernement turc n'était pas encore satisfait; pendant les semaines qui suivirent, les soldats turcs victorieux, les Kurdes, amis d'Abdul Hamid, parcouraient encore les montagnes en poussant des cris sauvages ; tels des chiens poursuivant le gibier, ils cherchaient sous les buissons, dans le creux des rochers, les blessés qui avaient dû rester en route et ceux qui, valides, s'étaient cachés dans la montagne. Ces monstres achevaient les blessés et tuaient tous ceux qu'ils découvraient.

Bien des Arméniens aussi sortaient de leurs retraites pour parcourir, avec qu'elle angoisse! les gorges et les forêts espérant y retrouver des parents ou des amis égarés, quitte à mourir ensuite ensemble de faim, ou sous les coups de l'ennemi, ou a être ensemble miraculeusement sauvés ?

Pendant ces courses affolées dans les montagnes, bien des Kurdes, il est vrai, tombèrent aussi sous les coups des Arméniens, bien que ceux-ci fussent sans armes et fort affaiblis par de longues privations. De nombreux montagnards furent aussi victimes de leur courage. Partout des cadavres, des blessés sanglants qui se trainaient sur le sol, des enants abandonnés mourant de faim, des lambeaux de vêtements, des armes brisées.

Au moment de la fuite générale plusieurs groupes ne purent pas rejoindre, assez vite, l'endroit désigné. Entourés par un grand nombre de soldats et de Kurdes, dans la vallée de Gorchik. vieillards, femmes, enfants y furent massacrés au nombre de quelques milliers.

Le carnage achevé, les tortionnaires purent sc retirer de la montagne, courir à de nouvelles victoires, moissonner de nouveaux lauriers!

Quelques heures plus tard, un enfant de 9 à 10 ans se dégage en rampant de dessous un tas de cadavres. Il regarde de tous côtés l'affreux spectacle qui s'offre à ses yeux ; mais il est brave comme ceux qui sont tombés autour de lui, et avec une présence d'esprit vraiment admirable, il recherche dans ce champ de cadavres si quelques

webaram.com

enfants, n'ont pas échappé, par miracle, comme lui, au massacre général? Il appelle, il cherche, il retrouve en effet 8 à 9 enfants de 4 à 6 ans. Pendant 15 jours cet enfant soigne ces orphelins, cherche dans la montagne de quoi les nourrir, trouve l'eau des sources pour les désaltérer; il les console, les encourage, jusqu'à ce que quelques Sassouniots, cherchant encore des égarés, les rencontrent et les emmènent avec eux.

Toutes ces scènes, si émouvantes, excitent l'admiration autant que la pitié. Ce ne sont pas des faits isolés; ils se sont répétés, sous des formes diverses, dans tous les coins du Taurus arménien. On ne peut les raconter tous. Mais ces quelques exemples ne mettent-ils pas bien en lumière la mentalité, le caractère énergique des habitants de ces montagnes, qui semblaient avoir pour devise: Courage et bonté!

Sassoun est déserte, son peuple est dispersé, caché dans les grottes, abrité dans les buissons, attendant sa dernière heure qui, fatalement, ne tardera pas à sonner.

webaram.com

webaram.com

webaram.com

Prochainement paraîtra :

„La défense héroïque de Van“

Prix : **50** Centimes